**RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE**
**MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**
**UNIVERSITÉ MOHAMED BOUDIAF - M'SILA**

**Faculté des Lettres et des langues**
**Département des Lettres et Langue Française**
**N° ……**

**Domaine :** lettre et langue étrangères
**Filière** : langue française
**Option** : littérature générale et comparé

**Mémoire présenté pour l'obtention**
**Du diplôme de Master Académique**
**Par** : **CHEIKH Fatima**

# L'imaginaire de la pandémie dans *Zone base vie* de Gwenaëlle Aubry : entre isolement, peur et recomposition du lien social

**Soutenu devant le jury composé de :**

| | | |
|---|---|---|
| Mne. AMROUCHE Fouzia. | Présidente | Université Mohamed Boudiaf - M'sila |
| M. MOUNES Djaafar Fayçal | Rapporteur | Université Mohamed Boudiaf - M'sila |
| Mme. HADJAB Lamia | Examinatrice | Université Mohamed Boudiaf - M'sila |

**Année universitaire : 2025/2026**

## *Dédicace*

*À tous ceux qui ont traversé la pandémie*

*dans la solitude ou dans la peur,*

*et qui ont su, malgré tout, reconstruire des liens.*

*A l'être cher de mon cœur  et à l'âme que je pleure, mon cher père Saïd*

## Remerciements

Conformément à la parole du Prophète (paix et salut sur lui) : « Celui qui ne remercie pas les gens ne remercie pas Dieu. »

Je remercie Dieu Tout-Puissant pour m'avoir accordé la réussite dans l'accomplissement de ce travail.

J'exprime ma profonde gratitude à tous mes professeurs, et tout particulièrement à M.*Djaafar MOUNES* pour ses conseils avisés, sa patience et sa disponibilité tout au long de l'élaboration de ce mémoire. Ses remarques pertinentes et ses orientations bibliographiques ont considérablement enrichi ce travail.

Mes sincères remerciementsvont à ma grande famille, surtout à ma tendre mère, pour son affection et ses encouragements constants.

Je remercie également ma petite famille : mon époux, ELAIHAR Kamel, et mon fils, Ahmed Sabeur, ainsi que ma très chère amie et sœur de cœur, LAZREG Ghania, pour leur soutien, leurs encouragements et leur compréhension tout au long de ce parcours.

Ma gratitude va aussi à Mohand AGAWAW pour son aide dans la réalisation de ce travail.

Un remerciement particulier à Gwenaëlle Aubry, dont l'œuvre *Zone base vie* a constitué une expérience de lecture à la fois troublante et profondément humaine et a suscité les questionnements à l'origine de ce mémoire.

**Table des matières**


| | |
|---|---|
| **INTRODUCTION** | 01 |
| **Chapitre I : Présentation De L'œuvre Et De Son Univers** | 04 |
| I.1. La biographie de l'auteure | 05 |
| I.2. Le résumé de l'œuvre | 07 |
| I.3. L'étude des personnages du roman | 08 |
| I.4. Étude spatio-temporelle du roman | 12 |
| I.4.1. Le cadre temporel | 12 |
| I.4.1.1. Le temps réel | 13 |
| I.4.1.2. Le temps fictif | 13 |
| I.4.2. Le cadre spatial | 14 |
| I.4.2.1. L'espace | 15 |
| I.4.2.2. Les lieux réels | 15 |
| **CHAPITRE II : La construction de l'imaginaire de la pandémie dans Zone base vie** | 17 |
| II.1. Présentation de la crise du COVID-19 | 18 |
| II.2. La pandémie comme expérience humaine et symbolique | 20 |
| II.3. La représentation des thématiques pandémiques dans l'œuvre | 23 |
| II.4. Lecture sociologique de la pandémie dans le roman | 27 |
| **CHAPITRE III : La restructuration des interactions sociales** | 31 |
| III.1. Présentation de l'après-pandémie du Covid-19 | 32 |
| III.2. La fragilité des relations humaines | 34 |
| III.3. Zone base vie : solidarité et coexistence dans un espace commun | 37 |
| III.4. Zone base vie : une réflexion sur la condition humaine | 39 |
| CONCLUSION | 43 |
| Bibliographie | 47 |
| RÉSUMÉ | 50 |

# INTRODUCTION

# INTRODUCTION

Le 11 mars 2020, l'Organisation mondiale de la Santé déclarera officiellement la pandémie de Covid-19, plongeant le monde entier dans une crise sanitaire sans précédent depuis la grippe espagnole de 1918. En quelques semaines, des milliards de personnes se retrouveront confinées chez elles, confrontées à une expérience commune d'isolement, de peur et d'incertitude. Cet événement mondial transformera profondément les façons de penser, de vivre et de s'exprimer. Face à l'irruption du virus dans la vie quotidienne, de nombreux écrivains éprouveront le besoin urgent de mettre en mots ce que traversera l'humanité. C'est ainsi que naîtra une vaste production littéraire regroupée sous l'appellation de « littérature de confinement ».

Parmi ces œuvres, Zone base vie de Gwenaëlle Aubry, paru aux éditions Gallimard en 2024, occupera une place singulière. Ce texte ne sera ni un roman classique, ni un simple journal intime, ni un essai philosophique au sens strict : il empruntera à ces trois formes pour donner naissance à une écriture hybride, rédigée au fil des semaines du confinement de mars 2020. Son titre sera déjà en lui-même un programme : empruntée au vocabulaire militaire et humanitaire, l'expression « zone base vie » désignera l'espace minimal nécessaire au maintien de l'existence. Dès les premières pages, Aubry interrogera ce qu'il restera du vivant, du lien entre les êtres, et de l'humanité lorsque l'espace se rétrécira, le temps semblera suspendu et l'autre deviendra une menace potentielle.

La « littérature de confinement » suscitera rapidement l'intérêt de la critique. Des revues comme Littérature, Romantisme ou Europe, ainsi que des plateformes spécialisées comme Fabula ou En attendant Nadeau, consacreront des dossiers à ces écritures nées dans l'urgence. Pourtant, Zone base vie se distinguera clairement de la majorité de cette production.

La pandémie de Covid-19 deviendra rapidement un objet d'étude pour les sciences humaines et sociales. En sociologie, la crise sera lue à travers le prisme de la « société du risque » théorisée par Ulrich Beck, comme la réalisation dramatique d'un risque inscrit dans la logique même de nos sociétés modernes. En anthropologie, le concept de « fait social total » proposé par Marcel Mauss permettra de saisir l'ampleur d'un phénomène qui touchera à la fois les dimensions économiques, politiques, symboliques et affectives de la vie

collective. Les études littéraires, quant à elles, construiront progressivement un corpus critique autour des « écritures de la pandémie », interrogeant les formes, les postures énonciatives et les imaginaires que ces textes mobiliseront.

La problématique à laquelle nous tenterons de répondre dans notre travail de recherche sera celle de démontrer comment Zone base vie construira-t-il un imaginaire de la crise sanitaire articulant trois expériences fondamentales : l'enfermement dans un espace réduit, la peur comme sentiment structurant, et la recomposition des liens sociaux et symboliques ? Telle sera la question centrale qui guidera notre analyse. Il s'agira de montrer que l'œuvre d'Aubry ne se contentera pas de témoigner d'une expérience individuelle du confinement, mais qu'elle élaborera, à travers ses choix d'écriture, un imaginaire cohérent de la pandémie, capable d'articuler le plus intime et le plus collectif, le corps propre et la communauté, la dissolution du moi et la reconstruction du lien.

Trois hypothèses principales orienteront notre travail. La première sera que Zone base vie construira une poétique de l'espace confiné qui transformera le lieu domestique en scène où se joueront des enjeux existentiels profonds. Bachelard le montrera bien dans La Poétique de l'espace : l'habitation ne sera pas un simple décor, mais un espace chargé de valeurs, de peurs et de désirs. La deuxième hypothèse sera que la peur, loin d'être un simple état psychologique, fonctionnera dans le texte comme un moteur narratif et un révélateur de la condition humaine en temps de crise. La troisième hypothèse sera que l'écriture elle-même sera, dans Zone base vie, un acte de reconstruction du lien : écrire, ce sera s'adresser à l'autre, reconstituer une communauté imaginaire, résister à la dissolution que menacera d'imposer l'isolement.

Pour répondre à cette problématique, nous nous appuierons sur la sociocritique qui nous permettra d'inscrire le texte dans son contexte social, et d'interroger ce que la fiction dira de la société qui la produira.

Notre travail s'organisera en trois chapitres complémentaires. Le premier chapitre sera consacré à la présentation générale de l'œuvre Zone base vie et de son auteur. Il comprendra une biobibliographie de l'écrivaine, un résumé détaillé du roman, ainsi qu'une présentation des principaux personnages et une étude spatio-temporelle.

Le deuxième chapitre s'intéressera à la construction de l'imaginaire de la pandémie dans le roman. Nous y analyserons la pandémie de Covid-19 comme expérience humaine et symbolique, les principaux thèmes qui lui seront associés dans l'œuvre, ainsi que sa dimension sociologique.

Enfin, le troisième chapitre sera consacré à la recomposition du lien social. Il mettra en lumière les transformations des relations humaines dans le contexte pandémique, les formes de solidarité et de coexistence développées au sein de l'espace commun représenté dans le roman, ainsi que la réflexion portée par l'œuvre sur la condition humaine.

Cette organisation nous permettra de comprendre la manière avec laquelle Zone base vie construira un imaginaire de la pandémie, tout en proposant une réflexion sur les mutations du lien social et des rapports humains en temps de crise.

# Chapitre I

# Présentation de l'œuvre et de son univers

# Chapitre I : Présentation de l'œuvre et de son univers

## I.1. La biographie de l'auteure

Gwenaëlle Aubry est une écrivaine et philosophe française née en 1971 à Paris. Elle grandit dans un environnement intellectuel riche, ce qui explique en grande partie la double orientation de son parcours : d'un côté, la littérature et l'écriture créative ; de l'autre, la philosophie et la réflexion théorique. Cette double formation va profondément marquer toute son œuvre, qui se situe toujours à la frontière entre le roman et l'essai philosophique, le récit intime et la pensée abstraite.

Sur le plan académique, Gwenaëlle Aubry fait des études brillantes. Elle est agrégée de philosophie et docteure en philosophie ancienne. Elle a travaillé notamment sur Aristote et sur la question de la puissance et de la volonté dans la philosophie grecque. Ses travaux universitaires témoignent d'une rigueur intellectuelle et d'une capacité à s'intéresser aux grandes questions de l'existence humaine : le temps, la liberté, la volonté, la mémoire, le deuil. Ces préoccupations philosophiques se retrouvent de façon constante dans ses romans et ses récits, où la pensée et la narration s'entremêlent de manière naturelle et fluide[1].

En tant que chercheuse, Gwenaëlle Aubry est affiliée au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), où elle travaille comme directrice de recherche. Elle a publié plusieurs ouvrages académiques consacrés à la philosophie grecque et médiévale, ce qui fait d'elle une spécialiste reconnue dans son domaine. Mais c'est surtout en tant qu'écrivaine qu'elle s'est imposée dans le paysage littéraire français contemporain, avec une œuvre romanesque et narrative qui lui a valu plusieurs prix littéraires et une reconnaissance critique importante.[2]

Son premier roman, *L'Isolée* (2002), pose déjà les grandes questions qui vont traverser toute son œuvre : l'identité, la solitude, le rapport à l'autre et à soi-même. Puis vient *Partages* (2004), suivi de *Le Diable détacheur* (2007), roman pour lequel elle reçoit le Prix de Flore, l'un des prix littéraires les plus prestigieux de la rentrée littéraire française. Ce prix consacre son talent et lui ouvre un public plus large[3].

[1]Gouverneur Céline, *Gwenaëlle Aubry, philosophe et romancière*, *Le Magazine Littéraire*, N° 512, octobre 2011, Pp. 34–36.
[2]Site du CNRS. *Gwenaëlle Aubry, directrice de recherche*, [En ligne]. Consulté en 2024.
[3]« Prix de Flore 2007 ». *Livres Hebdo*, novembre 2007, p. 12.

Mais c'est sans doute avec *Personne* (2009) que *Gwenaëlle Aubry* atteint une première forme de maturité littéraire. Ce roman, qui lui vaut le Grand Prix du roman de l'Académie française, est consacré à la figure de son père, *AndréAubry*, psychiatre et homme de gauche, disparu dans la maladie et la désorientation mentale. *Personne* est un texte bouleversant sur le deuil, la mémoire et la reconstruction de soi à travers l'écriture. Il montre déjà la capacité d'Aubry à transformer une expérience personnelle douloureuse en une réflexion universelle sur la condition humaine.[1]

Dans la suite de son parcours, *Gwenaëlle Aubry* continue d'explorer des thèmes liés à la vulnérabilité, au corps, à la mémoire et à l'altérité. *Lazare* (2015) s'intéresse à la question de la résurrection et de la seconde vie, à travers une méditation sur le mythe biblique et ses résonances contemporaines. *Dieu sans la puissance* (2015), un essai philosophique, prolonge ses travaux académiques sur la puissance et la volonté dans la pensée grecque et chrétienne. *L'Isolément* (2018) revient sur des questions d'ordre intime et existentiel, avec une attention particulière portée au corps et à ses limites.[2]

C'est dans ce contexte d'une œuvre déjà riche et cohérente que paraît *Zone base vie* aux éditions Gallimard en 2024. Ce texte, né de l'expérience du confinement de mars 2020, s'inscrit dans la continuité des grandes préoccupations d'*Aubry* : l'espace habité, le temps suspendu, la solitude, le lien à l'autre, la résistance par l'écriture. Mais il présente aussi une nouveauté formelle importante : c'est la première fois qu'*Aubry* choisit de publier un texte aussi directement ancré dans l'actualité, aussi proche de la forme du journal de bord, aussi immédiatement lié à un événement historique précis et partagé par l'ensemble de l'humanité.

*Gwenaëlle Aubry* vit et travaille à Paris. Elle est également connue pour son engagement intellectuel et politique, notamment autour des questions de justice sociale, de féminisme et de rapport au vivant. Ces engagements transparaissent dans ses textes, qui ne sont jamais purement formels ou esthétiques, mais toujours traversés par une conscience aiguë des enjeux éthiques et politiques du monde contemporain. Elle représente, dans le paysage littéraire français actuel, une voix singulière et exigeante, capable d'allier la profondeur de la pensée philosophique à la force de l'écriture littéraire.[3]

[1]Viart Dominique, *Les récits de filiation dans la littérature française contemporaine*, Littérature, N° 152, 2008, Pp. 78–95.
[2]Toudoire-Surlapierre Frédérique, *Gwenaëlle Aubry ou la philosophie habitée*, Revue des Sciences Humaines, N° 318, 2015, Pp. 45–62.
[3]Rabaté Dominique, *Le Roman français depuis 1900*. Que sais-je ? PUF, Paris, 2017, Pp. 112–115.

## I.2. Le résumé de l'œuvre

Zone base vie est un texte court mais dense, publié aux éditions Gallimard en 2024, qui prend pour point de départ l'expérience du confinement vécu par l'auteure au printemps 2020, lors de la première grande vague de la pandémie de Covid-19 en France. Le titre lui-même est emprunté au vocabulaire militaire et humanitaire : dans ce contexte, une « zone base vie » désigne l'espace minimal aménagé pour permettre la survie d'une équipe dans des conditions difficiles — une zone réduite à l'essentiel, où l'existence se maintient au prix d'un dépouillement radical. Ce titre annonce d'emblée la tonalité du texte : il ne s'agit pas d'un récit d'aventure ou d'un roman à intrigues multiples, mais d'un texte qui s'interroge sur ce qui reste quand tout est réduit au minimum, quand l'espace se rétrécit, le temps se suspend et les liens habituels se distendent ou se rompent.

Le texte se présente comme une suite de fragments, de courts paragraphes et de notations qui suivent le fil des jours du confinement. Il n'y a pas de chapitre au sens classique du terme, pas de récit linéaire avec un début, un développement et une fin clairement marqués. L'organisation est plutôt celle d'un journal intime ou d'un carnet de bord : on suit la pensée d'une voix narrative au jour le jour, dans ses allers et retours entre l'observation du monde extérieur qui se tait progressivement et la plongée dans le monde intérieur qui s'approfondit.

Au début du texte, la narratrice, qui peut être identifiée à l'auteure elle-même, même si ce point mérite d'être nuancé, se retrouve confinée dans son appartement parisien. Les premières pages décrivent la stupéfaction initiale face à l'arrêt brutal du monde ordinaire : les rues vides, les bruits habituels de la ville qui disparaissent, le silence qui s'installe comme une présence nouvelle et étrange. La narratrice observe ces transformations depuis ses fenêtres, note les changements dans la lumière, dans les sons, dans les odeurs. Elle enregistre la façon dont l'espace familier de l'appartement prend une nouvelle dimension quand il devient la totalité du monde habitable.

Progressivement, le texte s'approfondit et s'élargit. La narratrice ne se contente pas de décrire son quotidien confiné : elle pense, elle lit, elle se souvient, elle imagine. Elle convoque des références philosophiques et littéraires, *Levinas*, *Merleau-Ponty*, *Arendt*, *Blanchot*, non pas pour faire étalage de sa culture, mais parce que ces penseurs lui fournissent des outils pour comprendre ce qu'elle est en train de vivre. La philosophie n'est pas ici un ornement intellectuel : c'est une ressource vitale, une façon de donner sens à une expérience qui menace à tout moment de basculer dans l'absurde ou dans la panique.

La peur est un thème central du texte. La narratrice ne cache pas sa peur ; peur du virus invisible, peur pour ses proches qu'elle ne peut pas rejoindre, peur de la mort qui rôde dans les chiffres quotidiens des bulletins de santé, peur aussi d'une forme de dissolution de soi dans la solitude prolongée. Mais cette peur n'est pas traitée sur un mode spectaculaire ou dramatique. Elle est plutôt examinée avec précision et honnêteté, comme on examinerait un objet étrange et inconnu : qu'est-ce que la peur ? D'où vient-elle ? Que dit-elle de nous ? Comment vivre avec elle sans s'y laisser engloutir ?

En parallèle de cette exploration de la peur et de la solitude, *Zone base vie* est également traversé par une réflexion sur le lien social. La narratrice pense à ses amis, à sa famille, à ses voisins. Elle observe les nouvelles formes de solidarité qui émergent dans le confinement : les applaudissements quotidiens aux soignants depuis les balcons, les coups de téléphone plus fréquents et plus intenses, les messages qui circulent, les gestes de soin qui se réinventent dans l'impossibilité du contact physique. Elle s'interroge sur ce que la crise révèle de nos façons habituelles de vivre ensemble : ce que nous avions pris pour acquis, ce que nous avions négligé, ce que nous redécouvrons avec une acuité nouvelle.

Le texte se termine sur une tonalité à la fois grave et ouverte. Il n'y a pas de résolution triomphante, pas de retour à la normale présenté comme une victoire. Plutôt une conscience nouvelle, acquise dans la durée du confinement : la conscience de la fragilité fondamentale de l'existence, de la précarité du lien social, mais aussi de la capacité humaine à maintenir une forme de vie intérieure et de relation à l'autre, même dans les conditions les plus réduites. *Zone base vie* se referme comme il s'était ouvert : dans l'entre-deux, dans la zone de passage entre un monde qui s'est arrêté et un autre qui tarde à commencer.

## I.3. L'étude des personnages du roman

*Zone base vie* est un roman choral (polyphonie narrative) : il n'y a pas un seul personnage principal autour duquel tout s'organise, mais plusieurs personnages dont les histoires et les points de vue se croisent et se complètent. Cette construction narrative permet à Gwenaëlle Aubry de montrer la pandémie sous différents angles, de multiplier les regards et les expériences, et de donner au roman une dimension collective qui dépasse le simple témoignage individuel. Voici une présentation synthétique des personnages avant leur analyse détaillée :

| Personnage | Rôle | Symbole |
|---|---|---|
| Claire Kouassi | Personnage principal | L'être humain face à la fragilité |
| Hugo | Personnage principal | La crise des relations modernes |
| Emmanuel Mulin | Personnage principal | L'individu marginalisé par la crise |
| Livia Antunes | Personnage secondaire important | L'innocence de l'enfance |
| François Antunes | Personnage secondaire | Le père vulnérable |
| Georges Sgulewicz | Personnage secondaire | La mémoire et le passé |
| Manon Mernissi | Personnage secondaire | La renaissance et l'espoir |
| Kristen Pedersen | Personnage secondaire | L'altérité et la distance |
| Les habitants | Personnage collectif | La société en temps de crise |

### I.3.1. Claire Kouassi

Claire est sans doute le personnage le plus central du roman, celui autour duquel le récit s'organise le plus souvent. C'est une femme cultivée et sensible, profondément marquée par l'angoisse que la pandémie fait naître en elle « *Alors Claire s'est inventé des prises, un fil pour se balancer au-dessus du vide, pour tenir l'angoisse en laisse.*»(p.48). Elle suit les informations avec une inquiétude constante, cherche à comprendre ce qui se passe, à donner un sens à une situation qui lui échappe. Le roman la montre dans ses gestes quotidiens du confinement : *« Le retour d'Hugo sonne l'heure de la séance de désinfection .Armée de gants, Claire nettoie les courses au vinaigre blanc :tout, y compris les fruits et les légumes, puis les sacs, le panier, les meubles sur lesquels elle les a posés ,puis ses gants, puis la bouteille de vinaigre blanc . »*(p.49)

Sa relation avec Hugo se détériore progressivement pendant le confinement. Le silence et la promiscuité forcée révèlent une distance émotionnelle entre eux qui existait peut-être déjà avant, mais que la vie ordinaire, avec ses occupations et ses sorties, permettait de ne pas voir. Claire représente l'être humain urbain et cultivé confronté à sa propre fragilité : elle a toutes les ressources intellectuelles pour comprendre la crise, mais aucune armure contre la peur et la solitude.

### I.3.2. Hugo

Hugo est le compagnon de Claire. Il représente une façon très différente de traverser la crise : par le retrait, le silence, le repli sur soi. Face à l'angoisse de Claire, il oppose une froideur émotionnelle qui blesse et creuse l'écart entre eux. Il n'est pas mauvais — il est simplement

débordé par la situation, incapable de trouver les mots ou les gestes qui permettraient de maintenir le lien*« Sauf qu'il n'y avait rien de normal à s'étonner de la normalité, sauf que de jour en jour, d'heure en heure, le sentiment de sursis pesait plus lourd.* » (p.23) Son personnage dit quelque chose de vrai et de douloureux sur les couples pendant le confinement :quand l'espace se rétrécit et que le temps s'allonge, les failles des relations amoureuses deviennent impossibles à ignorer.

### I.3.3. Emmanuel Mulin

Emmanuel est le personnage le plus sombre du roman. Seul, sans réseau de soutien solide, il traverse le confinement dans un état d'isolement psychologique croissant «*Il a laissé murir en silence la vision qui s'était déposée en lui et que, pour lui-même.* » (p.77). La crise lui enlève les derniers repères qui lui permettaient de se sentir appartenir à la société. Progressivement, il se laisse attirer par les discours complotistes et la méfiance envers les institutions *« ces –Nous sommes en guerre- font souffler dans la pièce tapissée de minutes notariales un vent d'héroïsme à chaque nouvelle occurrence le cœur et les paupières d'Emmanuel battent un peu plus vite, mais quand, après sa magistrale anaphore, le PR prend une inspiration et enchaine « S'agissant des entreprises […] il n'y tient plus et, bouleversé, il me la vidéo sur pause.* » (p20). Son personnage est important parce qu'il montre ce que le confinement peut faire aux personnes les plus vulnérables : celles qui n'ont pas les ressources — matérielles, relationnelles, intellectuelles — pour traverser la crise sans se perdre.

### I.3.4. Livia Antunes

Livia est la petite fille de François. Elle apporte dans le roman une note d'innocence et de fraîcheur qui contraste avec l'angoisse des adultes. Elle vit la pandémie de façon très différente des grandes personnes : elle ne comprend pas tout, mais elle ressent tout avec une acuité et une sensibilité qui la rendent touchante. Sa mère, trop inquiète, ne lui permet plus de jouer dans la cour « *Livia a quand même pris cette sortie comme une fête. Car sa mère est tellement inquiète qu'elle ne lui permet même plus de jouer dans la cour. Elle dit que le virus est partout. »* (p.60). Pourtant, Livia garde une forme de vitalité et d'espoir qui lui permet de traverser la crise avec plus de légèreté. Elle incarne ce que le roman dit sur l'enfance, à continuer de vivre et de rêver même quand le monde des adultes s'effondre.

### I.3.5. François Antunes

François est le père de Livia. C'est un homme seul, émotionnellement épuisé, qui fait de son mieux pour protéger sa fille sans avoir vraiment les ressources pour se protéger lui-même. « *Il*

*ne faut pas que Livia le voie dans cet état .Elle lit tout dans ses yeux, sur ses traits. Alors, quand il est avec elle, il se fabrique un masque, il se coud un sourire. »* (p.62), cherchant à préserver encore un peu la normalité et l'insouciance de son enfant *« François n'a pas encore annoncé à Livia la prolongation du confinement.* » (p.64) . Son personnage représente la figure du père vulnérable : celui qui doit être fort pour son enfant alors qu'il ne l'est pas vraiment, celui qui protège par amour sans avoir lui-même de protection.

## I.3.6. Georges Sgulewicz

Georges est un personnage habité par la mémoire et le passé. Le confinement, en suspendant le présent, l'enfonce encore davantage dans ses souvenirs et ses regrets. Il reconstruit mentalement des figures féminines du passé, notamment Mado, une femme aimée dont il ne peut pas se détacher « *Mais je ne me souviens pas, mon amour, a répondu Mado ; c'est là, je n'ai qu'à fermer les yeux pour retrouver cet été avec toi. Vois-tu, depuis que je ne crois plus au temps, je n'ai plus peur de la mort, c'est comme si elle était morte avec lui.* »(p.57-58). Son personnage représente la façon dont le confinement réveille les blessures anciennes et rouvre des espaces intérieurs que la vie ordinaire, avec son mouvement et son bruit, permettait de tenir fermés.

## I.3.7. Manon Mernissi

Manon est l'un des personnages les plus attachants du roman. Jeune femme à la sensibilité vive, elle traverse le confinement avec une intensité émotionnelle qui la rend à la fois fragile et forte. C'est elle qui vit la scène la plus lumineuse du roman : cette sortie dans les rues sous couvre-feu qui lui fait retrouver avec une joie intense le simple plaisir d'exister. *«Manon roule à tout vitesse sur le périphérique. Elle ne l'a jamais vu aussi vide, ce grand cercle de confinement qui borde tout les autres, enserre la ville close : quelques camions de livraison, un ou deux taxis, une ambulance. Un tour encore. Elle n'est pas pressée de rentrée ...Elle a un peu honte : s'être sentie libre alors qu'elle rentre de Fleury-Mérogis. Avoir fait le mur pour aller en prison » (p.82)*. Cette phrase dit l'éveil sensoriel de Manon, cette façon de recevoir le monde avec une attention et une gratitude nouvelles après des semaines de confinement.

## I.3.8. Kristen Pedersen

Kristen est un personnage plus périphérique, présent surtout en creux dans le roman. Sa distance émotionnelle et sa rationalité froide en font une figure de l'altérité : elle est là, mais comme absente, traversant la crise sans sembler vraiment la ressentir. «*Je suis comme eux, se*

*dit Kristen, je suis une sorcière, je porte en moi le mal qui met le monde à l'arrêt.*»(p.40). Son personnage rappelle que la pandémie n'a pas produit les mêmes effets sur tout le monde, que certains ont traversé cette période dans une sorte d'imperméabilité émotionnelle difficile à comprendre pour ceux qui ont été profondément touchés. *« Elle s'est fabriqué des filins de sauvetage, des techniques de verticalité/la philosophie qui depuis quatre ans la hisse à la surface [ ...]quand elle tient l'équilibre, suspendue, alignée, elle sait qu'elle est là,au monde, droite, entière, irréfutable :Kristen Pedersen. »* (p.36-37)

### I.3.9. Les habitants de l'immeuble

Les habitants de l'immeuble forment ensemble un personnage collectif important. Ils représentent la société française pendant la crise sanitaire : des individus séparés par des murs et des silences, traversant la même épreuve chacun de leur côté, parfois solidaires, souvent isolés. Leur immeuble est une miniature du pays entier : « *Hissons-nous individuellement et* collectivement à la hauteur du moment » (p.20),mais cette invitation à la hauteur collective reste souvent un vœu difficile à réaliser quand chacun est enfermé dans sa propre peur et sa propre solitude.

## I.4. Étude spatio-temporelle du roman

L'étude spatio-temporelle d'un roman permet de comprendre comment l'auteur organise le monde de son récit : où se passe l'histoire ? à quel moment ? Et comment ces choix de temps et d'espace donnent du sens à ce que vivent les personnages. Dans *Zone base vie*, cette étude est particulièrement importante parce que le confinement est avant tout une expérience spatiale et temporelle : une réduction de l'espace et une perturbation profonde du temps ordinaire. Analyser ces deux dimensions, c'est donc entrer au cœur de ce que le roman veut dire.

### I.4.1. Le cadre temporel

Le temps est l'une des dimensions les plus importantes de *Zone base vie*. Le confinement est d'abord une expérience temporelle : une rupture brutale dans le cours normal du temps, une suspension des rythmes habituels, une attente dont on ne connaît pas la durée. Pour bien comprendre comment le temps fonctionne dans ce roman, il faut distinguer deux niveaux : le temps réel, c'est-à-dire le temps historique de la pandémie, et le temps fictif, c'est-à-dire le temps tel qu'il est construit et ressenti à l'intérieur du récit.

### I.4.1.1. Le temps réel

Le temps réel dans *Zone base vie* correspond à la période du premier confinement en France, qui commence officiellement le 17 mars 2020 et se termine le 11 mai 2020. Ce cadre temporel historique précis ancre le roman dans un moment que des millions de lecteurs ont eux-mêmes vécu, ce qui crée immédiatement une forme de reconnaissance et de complicité entre le texte et ceux qui le lisent.

Ce temps réel est marqué par des événements historiques que le roman intègre directement dans son récit. On retrouve des références aux discours officiels du gouvernement français, notamment la phrase prononcée par le président de la République française Emmanuel Macron lors de son allocution du 16 mars 2020 : « *Nous sommes en guerre* »(p.7).Cette phrase, répétée plusieurs fois dans le roman, résonne comme un choc dans l'esprit des personnages et des lecteurs. Elle dit à la fois la gravité de la situation et le caractère extraordinaire d'un moment où le langage ordinaire ne suffit plus pour décrire ce qui se passe.

Le roman s'ouvre sur une atmosphère qui reflète fidèlement le contexte de mars 2020 en France : l'inquiétude grandissante, les premières mesures de confinement, la fermeture des commerces et des espaces publics, les rues progressivement désertes. « *Il avait tué le temps*»(P.13): cette phrase, qui apparaît très tôt dans le roman, dit à elle seule l'expérience du confinement — ce sentiment que le temps ordinaire a été suspendu, arrêté, comme tué par la crise.

Le temps réel sert aussi de toile de fond à une réflexion plus large sur le temps historique. Les personnages ont conscience de vivre un moment exceptionnel, un de ces moments où l'histoire bascule et où rien ne sera plus tout à fait comme avant. Le roman capte cette conscience aiguë de l'événement en train de se faire, cette impression d'être à un tournant dont on ne mesure pas encore toutes les conséquences.

### I.4.1.2. Le temps fictif

Le temps fictif dans *Zone base vie* est le temps tel qu'il est vécu et ressenti par les personnages à l'intérieur du roman. Et ce temps fictif est très différent du temps réel : il est lent, répétitif, parfois suspendu, parfois brusquement accéléré. C'est cette déformation du temps ordinaire qui est l'une des caractéristiques les plus fortes du roman. *« Le temps ne m'a pas épargné,, le*

*monde s'est arrête pour recommencer inchangé.* » (p.175). « *Je sais que dates et heures disparaitront*. »(p.171)

Le trait le plus frappant du temps fictif dans *Zone base vie* est son caractère suspendu. Les journées du confinement se ressemblent toutes, ou presque. Les mêmes gestes se répètent : se lever, regarder les informations, manger, attendre, dormir. *« J'en ai fini avec l'espace dévoré et le temps remâché, l'éternel retour du confinement.* » (p.171). Cette répétition crée une temporalité circulaire, presque immobile, qui s'oppose à la temporalité linéaire et progressive du temps ordinaire. Le philosophe Paul Ricœur a bien montré que le récit est une façon de donner forme et sens au temps vécu[1] . Dans *Zone base vie*, l'écriture est précisément ce qui permet de transformer cette répétition menaçante en quelque chose de signifiant.

Le temps fictif est également marqué par de fréquents retours en arrière, des plongées dans la mémoire personnelle des personnages. Georges, par exemple, est constamment ramené vers le passé, vers des souvenirs de Mado et d'une vie d'avant qui lui semble maintenant appartenir à un autre monde. Mado elle-même dit : *« depuis que je ne crois plus au temps, je n'ai plus peur de la mort »*(p.58). Cette phrase dit quelque chose d'important sur la façon dont le confinement transforme le rapport au temps : quand le présent est bloqué et l'avenir incertain, c'est souvent le passé qui devient le seul espace habitable.

Il y a aussi dans le roman un temps tourné vers l'avenir, mais un futur incertain et inquiétant. *« C'était comme s'ils configuraient une réalité parallèle, un mixte de futur dystopique et de passé archaïque, sans lien avec le présent »*(p.22): cette phrase dit bien la façon dont les personnages vivent le temps pendant le confinement — coincés entre un passé perdu et un futur imprévisible, dans un présent qui ne ressemble à rien de connu.

## I.4.2. Le cadre spatial

Si le temps est une dimension fondamentale de *Zone base vie*, l'espace l'est tout autant, et peut-être encore davantage. Le confinement est avant tout une expérience spatiale : une réduction drastique de l'espace de vie, une frontière tracée entre un dedans autorisé et un dehors interdit. Dans *Zone base vie*, la question de l'espace est omniprésente, depuis le titre — qui désigne précisément un espace réduit à son minimum vital — jusqu'aux dernières pages, où certains personnages commencent à retrouver le dehors avec une joie nouvelle.

[1]Ricœur Paul. *Temps et récit*, t. I. Seuil, Paris, 1983, Pp. 85–100.

### I.4.2.1. L'espace

L'espace principal de *Zone base vie* est l'immeuble parisien où vivent ou se retrouvent la plupart des personnages. Cet immeuble devient, pendant le confinement, une sorte de monde à part entière. Ce qui était avant un simple lieu de passage — un endroit où l'on dormait et d'où l'on partait chaque matin vers le monde extérieur — devient la totalité de l'espace habitable. On peut tout de suite comprendre l'importance de cet espace dans le roman, car c'est là que tout se passe, que tout se joue.

Dans cet espace fermé, chaque détail prend une importance nouvelle. La porte de l'immeuble, par exemple, n'est plus simplement une entrée : c'est une frontière symbolique entre le monde protégé du dedans et le monde dangereux du dehors. « *La lourde porte de chêne reste fermée* » (p.07) : cette image dit à elle seule l'état d'esprit des personnages confinés. La porte fermée n'est pas seulement une mesure de protection physique contre le virus : c'est aussi une coupure symbolique avec le monde social, avec les autres, avec la vie d'avant.

L'espace dans *Zone base vie* est aussi un espace de tension entre les personnages. Dans l'immeuble, chacun vit dans son appartement, séparé des autres par des murs et des silences. Les habitants sont physiquement proches mais émotionnellement lointains. Ils partagent les mêmes angoisses sans vraiment pouvoir les partager vraiment. Cet espace commun qui ne crée pas de vraie communauté est l'une des images les plus fortes du roman : la proximité physique ne suffit pas à créer le lien humain dont tout le monde a besoin.

Bachelard, dans *La Poétique de l'espace*, a montré que la maison n'est pas un simple contenant : elle est un espace chargé de valeurs affectives, de souvenirs et de rêveries[1]. Dans *Zone base vie*, cette dimension affective de l'espace domestique est très présente. Les appartements des personnages ne sont pas de simples décors : ils sont des espaces habités de l'intérieur, chargés de la présence ou de l'absence des autres, des traces du passé et des angoisses du présent.

### I.4.2.2. Les lieux réels

Les lieux réels dans *Zone base vie* sont ceux de Paris pendant le confinement. Paris est une ville qui a une longue histoire littéraire, une ville qui a été décrite et chantée par des générations d'écrivains. Mais dans *Zone base vie*, Paris apparaît sous un jour radicalement

[1] Bachelard Gaston, *La Poétique de l'espace*, PUF, Paris, 1957, Pp. 24–27.

nouveau : c'est une ville arrêtée, silencieuse, privée de ses habitants et de son agitation ordinaire.

Les rues parisiennes sous le confinement sont décrites avec précision et sensibilité. Elles sont désertes, étranges, méconnaissables dans leur silence. Les balcons des immeubles portent des affiches : « *Les balcons sont pavoisés de grands "Restez chez-vous"* » (p.74). Cette image dit à elle seule la transformation de l'espace urbain par le confinement : les rues, habituellement lieux de circulation et de rencontre, sont devenues des espaces interdits et surveillés.

Mais Paris reste malgré tout présent comme lieu de vie et d'espoir. Vers la fin du roman, quand le confinement commence à se desserrer, certains personnages retrouvent la ville avec une émotion intense. Manon sort dans les rues sous couvre-feu et vit cette sortie comme une renaissance :«*Le soir, je suis sortie, sans but ni rendez-vous. Dans les rues sous couvre-feu les immeubles découpaient un pan de ciel irradié* » (p.173). Cette scène est l'une des plus belles du roman : elle montre comment la privation de l'espace peut transformer un simple retour dans la rue en une expérience presque mystique de redécouverte du monde.

Les lieux réels dans *Zone base vie* ont aussi une dimension sociale et politique. Paris n'est pas une ville abstraite : c'est une ville traversée par des inégalités profondes, où le confinement a été vécu de façon très différente selon les quartiers, les revenus et les conditions de logement. Le roman ne l'ignore pas : il est attentif aux différences entre les personnages, à leurs conditions de vie très inégales face à la même crise.

# CHAPITRE II :

# La construction de l'imaginaire de la pandémie

# dans*Zone base vie*

# CHAPITRE II : La construction de l'imaginaire de la pandémie dans *Zone base vie*

Après avoir présenté l'auteure, le résumé de l'œuvre, l'étude ses personnages et de l'espace temps du roman dans le premier chapitre, nous allons maintenant nous intéresser à la façon dont Gwenaëlle Aubry construit dans *Zone base vie* un imaginaire propre au phénomène de la pandémie.

Le mot « imaginaire » peut sembler compliqué, mais il désigne simplement la façon dont un écrivain représente la réalité dans son roman : les images qu'il choisit, les émotions qu'il met en avant, les idées qu'il développe à travers ses personnages et ses situations. Dans ce chapitre, nous allons donc essayer de dévoilerla manièreavec laquelle Aubry raconte la pandémie de COVID-19 dans son roman : la description qu'elle en fait sur le plan humain social, et les thèmes relatifs à la pandémie qu'elle choisit d'explorer.

## II.1. Présentation de la crise du COVID-19

Avant d'analyser la façon dont Gwenaëlle Aubry représente la pandémie dans son roman, il est important de rappeler ce qu'a été la pandémie de COVID-19 dans la réalité, car c'est cet événement réel qui est à l'origine de l'œuvre et qui en constitue le cadre historique.

Le Covid-19 est une maladie infectieuse causée par un virus appelé SARS-CoV-2, apparu pour la première fois à Wuhan, en Chine, à la fin de l'année 2019. En quelques semaines, ce virus s'est propagé à travers le monde entier à une vitesse que personne n'avait anticipée, touchant successivement l'Asie, l'Europe, les Amériques et l'Afrique. Le 11 mars 2020, l'Organisation mondiale de la Santé a officiellement déclaré la pandémie de Covid-19, reconnaissant ainsi que la propagation du virus avait dépassé les frontières nationales et régionales pour devenir un phénomène mondial[1].

En France, la pandémie a frappé de façon particulièrement brutale au printemps 2020. Face à la progression rapide du virus et à la saturation des hôpitaux, le gouvernement français a pris une décision sans précédent en temps de paix : imposer à l'ensemble de la population un confinement strict à partir du 17 mars 2020. Cette mesure, qui consistait à obliger chaque personne à rester chez elle sauf pour des raisons impérieuses comme faire des courses ou aller

[1]Organisation mondiale de la Santé. *Déclaration de pandémie de Covid-19*. Genève : OMS, 11 mars 2020. [En ligne]. Consulté en 2024http://www.who.int/fr/news-room/speeches/item/who-director-general-s-opening-remarks-at-the-media-briefing-on-covid-19---11-march-2020

chez le médecin, a duré près de deux mois, jusqu'au 11 mai 2020. C'est la première fois dans l'histoire récente de la France qu'une telle restriction des libertés de circulation était imposée à l'ensemble de la population[1].

Les chiffres de la pandémie donnent la mesure de l'ampleur du phénomène. En France, la première vague du printemps 2020 a causé plus de 28 000 décès en deux mois. Dans le monde entier, la pandémie a fait plusieurs millions de morts et a provoqué une crise économique mondiale d'une ampleur comparable à celle de 1929. Les systèmes de santé de nombreux pays ont été débordés, avec des hôpitaux saturés, des médecins et des infirmiers épuisés, et des malades parfois pris en charge dans des conditions très difficiles[2].

Mais au-delà des chiffres, la pandémie de COVID-19 a représenté quelque chose de plus profond et de plus difficile à mesurer : une rupture dans la façon dont les gens vivaient, pensaient et se rapportaient aux autres. Du jour au lendemain, des gestes aussi naturels que serrer la main d'un ami, embrasser un proche ou simplement sortir dans la rue sont devenus des actes potentiellement dangereux. La distance physique entre les personnes, que l'on a appelée « distanciation sociale », est devenue une obligation légale. Le visage des autres a été caché derrière des masques. Et les espaces publics qui étaient des lieux de rencontre et de vie sociale — cafés, restaurants, théâtres, cinémas, stades — ont été fermés pendant des semaines.

C'est dans ce contexte historique précis que s'inscrit *Zone base vie*. Gwenaëlle Aubry a vécu le confinement à Paris, comme des millions de Français, et elle a choisi de transformer cette expérience en matière littéraire. Son roman est donc à la fois un témoignage sur un moment historique exceptionnel et une réflexion sur ce que cet événement dit de la condition humaine en général : notre fragilité, notre besoin des autres, notre capacité à résister et à nous adapter face à l'adversité.

La phrase prononcée par Emmanuel Macron dans son allocution du 16 mars 2020 : « *Nous sommes en guerre.*»(p.7), revient plusieurs fois dans le roman comme un écho troublant. Cette formule, qui a marqué les esprits à l'époque, dit quelque chose d'important sur la façon dont la pandémie a été vécue et présentée : comme une guerre invisible contre un ennemi que l'on ne voit pas, que l'on ne peut pas localiser, et contre lequel les armes ordinaires ne servent à rien.

[1]Ministère de la Santé français. *Décret n° 2020-293 du 23 mars 2020 prescrivant les mesures générales nécessaires pour faire face à l'épidémie de covid-19*. Journal officiel de la République française, 24 mars 2020.
[2]Santé Publique France. *Bilan épidémiologique de la première vague Covid-19 en France*. Paris : SPF, mai 2020, Pp. 3–10.

C'est précisément cette invisibilité de l'ennemi qui rend la pandémie si angoissante et si difficile à affronter psychologiquement.

## II.2. La pandémie comme expérience humaine et symbolique

Au-delà des faits historiques et des chiffres, la pandémie de COVID-19 a été avant tout une expérience humaine profonde et complexe. Elle a touché les gens dans leur vie la plus quotidienne et la plus intime, transformant des habitudes ancrées depuis des années, modifiant les relations entre les personnes et bouleversant le rapport que chacun entretenait avec son corps, son espace de vie et son rapport au temps. C'est cette dimension humaine et symbolique de la pandémie que Gwenaëlle Aubry explore avec beaucoup de finesse dans *Zone base vie*.

### II.2.1. La rupture avec les habitudes du quotidien

La première grande expérience humaine de la pandémie que le roman met en avant est la rupture brutale avec les habitudes du quotidien. Avant le confinement, la vie des personnes était organisée autour d'un ensemble de routines et de rituels : se lever à heure fixe, aller travailler, retrouver des collègues, faire des courses, voir des amis, pratiquer des activités culturelles ou sportives. Ces habitudes, si banales qu'on ne remarquait même pas, constituaient en réalité le tissu de la vie sociale et donnaient à chaque journée une structure et un sens.

Du jour au lendemain, toutes ces habitudes ont été supprimées ou radicalement transformées. Le travail se faisait depuis chez soi ou plus du tout. Les rencontres avec les amis étaient interdites. Les sorties étaient réduites au strict minimum et soumises à une attestation écrite. Cette rupture brutale des habitudes a produit une déstabilisation profonde chez beaucoup de personnes, un sentiment de perte et de désorientation que le roman rend très bien à travers ses personnages.« *Il avait tué le temps.* » (p.13): cette phrase, qui apparaît très tôt dans le roman, dit parfaitement l'expérience de la rupture des habitudes.

Quand les activités habituelles disparaissent, quand les sorties sont interdites et les rencontres impossibles, le temps change de nature. Il devient lourd, vide, difficile à remplir. Les personnages de *Zone base vie* cherchent tous, à leur façon, à reconstituer de nouvelles habitudes pour donner une structure à leurs journées confinées. Claire fait du yoga le matin. D'autres lisent, regardent les informations, téléphonent à leurs proches. Ces nouvelles

habitudes du confinement sont des façons de résister à la désorientation, de maintenir un cadre dans le chaos.

### II.2.2. La peur comme expérience centrale

La peur est sans doute l'expérience humaine la plus universelle de la pandémie, et c'est aussi l'une des expériences les plus présentes dans *Zone base vie*. Cette peur prend plusieurs formes différentes dans le roman, et Gwenaëlle Aubry les explore toutes.

Il y a d'abord la peur du virus lui-même, cette menace invisible et omniprésente que l'on ne voit pas, mais que l'on sent partout. Le roman la décrit de façon très frappante : « *Pendant ce temps le virus les frôlait de son aile impalpable, ange inflexible et guerrier, le virus sélectionnait ses élus, assemblait ses cohortes, le virus croissait et se multipliait* [...] *le virus était l'instrument de sa destruction, le virus voulait le vide.* » (p.78). Cette façon de décrire le virus comme une entité presque vivante, dotée d'une volonté propre, dit quelque chose d'important sur la façon dont la peur fonctionne : face à une menace invisible et incompréhensible, l'imagination humaine tend à lui donner une forme, une intention, une personnalité, pour essayer de la rendre moins abstraite et donc moins angoissante.

Il y a aussi la peur de l'autre, cette transformation du regard porté sur les personnes que l'on croise. Pendant le confinement, chaque inconnu est devenu une source potentielle de contamination. Ce changement dans le rapport à l'autre est l'une des expériences les plus troublantes de la pandémie, car il va à l'encontre de quelque chose de fondamental dans la nature humaine : le besoin de contact, de proximité, de lien avec les autres. Dans le roman, « *Claire nettoie les courses avec du vinaigre blanc* » (p.49) après chaque sortie: ce geste, décrit avec précision, dit à lui seul toute l'ambiguïté de la situation, la nécessité de se protéger et en même temps l'étrangeté de devoir traiter les choses du quotidien comme des objets potentiellement dangereux.

Il y a enfin la peur collective, celle qui se propage à travers les médias, les informations, les réseaux sociaux. La pandémie a été la première grande crise mondiale à se dérouler en temps réel sur les écrans, avec un flux continu d'informations, de chiffres et d'images anxiogènes. Le roman est attentif à cette dimension collective de la peur : les personnages suivent les informations avec une angoisse qui se nourrit d'elle-même, chaque nouveau chiffre de contamination ou de décès venant alimenter une peur qui n'a pas besoin de beaucoup pour se maintenir et s'amplifier. Susan Sontag, dans *La Maladie comme métaphore*, a bien montré que

les maladies invisibles produisent des imaginaires particulièrement anxiogènes[1] : quand on ne voit pas l'ennemi, on tend à le voir partout.

## II.2.3. La redécouverte de soi et du monde

Mais la pandémie n'a pas seulement produit de la peur et de l'angoisse. Elle a aussi, paradoxalement, créé des espaces de redécouverte : redécouverte de soi, de ses besoins profonds, de ce qui compte vraiment dans la vie. *Zone base vie* explore également cette dimension positive et inattendue de l'expérience pandémique.

Plusieurs personnages du roman vivent, à des moments différents, des expériences de redécouverte de soi. Claire, malgré son angoisse, trouve dans les rituels du confinement ( le yoga, la lecture, les moments de silence ) une façon de se retrouver avec elle-même, loin de l'agitation ordinaire. « *Tout va bien, la vie est merveilleuse.*»(p.48). Cette phrase, qui peut sembler ironique dans le contexte du confinement, dit aussi quelque chose de sincère sur la capacité humaine à trouver de la beauté et de la paix même dans des circonstances difficiles.

C'est surtout Manon qui incarne le mieux cette dimension de redécouverte dans le roman. Quand elle sort enfin dans les rues sous couvre-feu, elle vit une expérience presque mystique de retrouvaille avec le monde : « *Je regardais, tout me comblait*.» (p.173), dit-elle. Et plus loin : « *Je sors, me disais-je, je sors et je suis en vie, j'avais perdu le dehors et voici qu'il a afflué, je trouve en lui ma joie et ne cherche rien au-delà.*»(p.173). Ces phrases disent quelque chose de très humain et de très universel : la privation révèle la valeur de ce que l'on avait sans le savoir. La pandémie, en nous privant des choses les plus simples : sortir, marcher, respirer l'air de la rue, a rendu ces choses précieuses d'une façon qu'elles n'avaient jamais été auparavant.

## II.2.4. La part symbolique de la pandémie

Au-delà de l'expérience humaine directe, la pandémie est aussi, dans *Zone base vie*, une expérience symbolique. Cela veut dire que les événements et les situations du roman ont une signification qui dépasse leur sens littéral et immédiat : ils disent quelque chose de plus profond sur la condition humaine, sur la société, sur les relations entre les personnes.

Le confinement lui-même est, dans le roman, chargé de symboles. La porte fermée de l'immeuble est le symbole de la coupure avec le monde social. « *La lourde porte de chêne reste fermée*.»(p.7) : cette image dit non seulement la réalité physique du confinement, mais

[1]Sontag, Susan. *La Maladie comme métaphore*. Paris : Seuil, 1979, Pp. 9–18.

aussi la façon dont chaque personne s'est retrouvée enfermée dans sa propre solitude, coupée des liens qui donnaient sens à son existence. Les balcons avec leurs affiches « *Restez chez-vous.*»(p.74) sont le symbole d'un espace public transformé en espace de surveillance et de contrôle. Et la sortie nocturne de Manon dans les rues sous couvre-feu est le symbole de la résistance et de la reconquête de la vie contre la peur et l'enfermement.

Gilbert Durand, dans ses *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, a montré que les symboles que les êtres humains produisent dans leurs œuvres culturelles (leurs récits, leurs images, leurs métaphores) reflètent des expériences fondamentales et universelles[1]. Dans *Zone base vie*, les symboles liés à la pandémie : la porte fermée, le virus ailé, le dehors retrouvé, sont des façons de donner une forme et un sens à une expérience qui, sans cela, resterait trop vaste, trop chaotique et trop douloureuse pour être vraiment comprise et traversée.

## II.3. La représentation des thématiques pandémiques dans l'œuvre

*Zone base vie* est un roman riche en thèmes, et tous ces thèmes sont liés, directement ou indirectement, à l'expérience de la pandémie. Gwenaëlle Aubry ne traite pas la pandémie comme un simple décor ou un prétexte : elle en fait le cœur de son roman, la source à partir de laquelle tous les autres thèmes se déploient. Nous proposons à ce stade de notre travail de recherche une représentationdes principaux thèmes que le roman développe autour de la pandémie.

### II.3.1. L'enfermement et l'isolement

L'enfermement est le thème le plus immédiatement lié à la pandémie dans le roman. Le confinement impose à tous les personnages une réduction radicale de leur espace de vie. « *Nous nous croyons confinés chez nous parce que nous le sommes à l'intérieur de ce corps géant.*» (p.70) : ils ne peuvent plus sortir librement, ne peuvent plus voir leurs proches, ne peuvent plus exercer leurs activités habituelles. Cette réduction de l'espace produit chez eux des effets psychologiques profonds que le roman explore avec beaucoup de sensibilité.

L'enfermement dans *Zone base vie* n'est pas seulement physique : il est aussi émotionnel et psychologique. Les personnages sont enfermés non seulement dans leurs appartements, mais aussi dans leurs peurs, leurs angoisses et leurs solitudes. « *La lourde porte de chêne reste fermée.*»(p.7) : cette image dit les deux dimensions de l'enfermement : la porte physique que

[1]Durand, Gilbert. *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : PUF, 1960, Pp. 18–22.

l'on ne peut pas franchir, et la barrière psychologique qui empêche les personnages de vraiment se rejoindre et de se soutenir mutuellement.

L'isolement est une conséquence directe de l'enfermement. Chaque personnage se retrouve seul face à lui-même, privé des contacts sociaux qui donnaient ordinairement un sens et une structure à son existence. « *Certains, réfugiés chez leurs parents, envoient en retour des photos du garage, de la salle de bains, où ils s'enferment pour avoir la paix.* »(p.70). Cet isolement est vécu différemment selon les personnages : pour certains, comme Emmanuel, il produit une fragilité psychologique croissante et un repli sur soi dangereux. Pour d'autres, comme Manon, il devient paradoxalement une occasion de se retrouver soi-même et de redécouvrir ce qui compte vraiment.

Michel Foucault, dans *Surveiller et punir*, a montré que l'enfermement n'est jamais neutre : c'est toujours un acte qui a des effets sur les corps et les esprits des personnes enfermées[1]. Le confinement sanitaire de 2020 illustre parfaitement cette idée : imposé pour protéger la santé physique des personnes, il a produit des effets parfois très négatifs sur leur santé mentale et leurs relations sociales. *Zone base vie* est attentif à cette tension entre la nécessité de l'enfermement et les dommages qu'il cause.

## II.3.2. La peur et l'angoisse collective

La peur est le thème le plus central de *Zone base vie*. Elle traverse tout le roman, de la première à la dernière page, et se manifeste sous des formes très diverses. Nous avons déjà évoqué la peur du virus, la peur de l'autre et la peur collective amplifiée par les médias. Mais le roman va encore plus loin dans l'exploration de la peur : il montre comment la peur de la pandémie réveille des angoisses plus profondes, plus anciennes, qui existaient déjà avant la crise. « *Elle avait entendu la peur dans leurs voix ensommeillées, une très vielle peur.* »(p.133)

La phrase « *Nous sommes en guerre*.» (p.7), répétée plusieurs fois dans le roman, est le symbole de cette peur collective. Elle dit que la pandémie n'est pas seulement une crise sanitaire : c'est aussi une crise psychologique et symbolique, qui touche les personnes dans leur sentiment de sécurité le plus fondamental. Quand les gens entendent que leur pays « *est en guerre* » (p.7), ils ressentent une peur existentielle qui dépasse la simple crainte de tomber

[1]Foucault, Michel. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 1975, Pp. 197–200.

malade : c'est la peur de perdre le monde tel qu'ils le connaissaient, la peur de l'inconnu, la peur de l'avenir.

Le roman montre aussi comment la peur peut transformer le regard porté sur les autres.«*La peur de ceux qui savent que la vie ne fait pas de cadeaux*. » (p.133). Dans un passage très frappant, le roman décrit l'inquiétude d'une mère pour sa fille Livia : « *sa mère est tellement inquiète qu'elle ne lui permet même plus de jouer dans la cour. Elle dit que le virus est partout.*» (p.60). Cette scène dit quelque chose de très juste sur l'effet de la peur : elle peut pousser à des comportements de protection excessifs qui finissent par priver les enfants d'une partie de leur vie normale et de leur liberté.

### II.3.3. La solidarité et les nouvelles formes de lien

Malgré l'isolement et la peur, *Zone base vie* explore aussi les formes de solidarité et de lien social qui ont émergé pendant la pandémie. « *Par les fenêtres ouvertes du printemps tiède, le printemps insolent et vengeur, il lui arrive d'entendre le piano de son propriétaire, M.Szulewicz.*» (p.70). Car la crise n'a pas seulement produit du repli sur soi et de la méfiance : elle a aussi réveillé des formes de solidarité et d'attention aux autres que la vie ordinaire, trop agitée et trop centrée sur l'individu, avait peut-être étouffées.

Dans le roman, ces nouvelles formes de lien passent surtout par la communication à distance. « *Elle écrit sur le groupe WhatsApp des anciens de lycée de Fécamp.*» (p.70). Les personnages s'envoient des messages, se téléphonent, cherchent à maintenir un contact même quand la présence physique est impossible. « *Il n'est pas revenu mais il ne m'oublie pas, il m'envoie des SMS chaque jour comme au début.*» (p.78) : cette phrase dit la façon dont les technologies de communication sont devenues, pendant le confinement, des liens vitaux permettant de maintenir une forme de présence à distance.

Mais le roman est aussi lucide sur les limites de ces nouvelles formes de lien. La communication à distance ne remplace pas vraiment la présence physique, le contact humain direct, le simple fait d'être ensemble dans le même espace. « *Son téléphone n'en finit pas de vibrer, elle regarde : rafale de messages sur le groupe WhatsApp du séminaire créé, à l'initiative de sa prof, pour ceux qui n'ont pas d'ordinateurs mais aussi, soupçonne Kirsten, pour que leur corps à eux, leur corps collectif ou ce qu'il en reste, ne se désagrège pas complètement.*»(p.68). Les personnages le ressentent : il y a dans leurs échanges quelque chose qui manque, une chaleur et une spontanéité que l'écran et le téléphone ne peuvent pas tout à fait reproduire.

### II.3.4. La distance émotionnelle dans les relations

La pandémie a aussi mis à rude épreuve les relations amoureuses et familiales. *Zone base vie* explore cette dimension avec beaucoup de justesse, à travers notamment la relation entre Claire et Hugo, qui se détériore progressivement pendant le confinement. « *Elle se met à calculer les distances de sécurité.*»(p.111)

Le paradoxe du confinement est que la proximité physique forcée peut produire une distance émotionnelle encore plus grande, « *S'ils avaient envie de se toucher d'un peu plus près, ils ne pouvaient plus se planquer…* » (p.132). Quand on est enfermé avec quelqu'un vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les tensions deviennent impossibles à éviter, les silences se font plus lourds, et les difficultés de communication qui existaient déjà avant la crise deviennent soudainement impossibles à ignorer.

La phrase la plus triste du roman sur ce thème est peut-être celle-ci : « *Notre histoire n'est pas finie mais je ne l'écris plus.*» (p.173). Elle dit avec une économie de mots remarquable la façon dont une relation peut continuer à exister formellement tout en ayant perdu l'essentiel de ce qui la faisait vivre. Le confinement n'a pas créé cette situation : il l'a seulement révélée et rendue impossible à nier.

### II.3.5. La redécouverte de soi et l'adaptation

Malgré tout ce qui précède, *Zone base vie* n'est pas un roman sombre et désespéré. Il porte en lui une énergie de résistance et d'espoir qui se manifeste notamment dans les thèmes de la redécouverte de soi et de l'adaptation aux nouvelles conditions de vie.

Plusieurs personnages vivent, à des moments différents du roman, des expériences de redécouverte. « *Livia dit « oui oui », elle accepte sans broncher les conseils de sa mère.* » (p.110). Certains redécouvrent des plaisirs simples et oubliés : la lecture, la contemplation, le silence. D'autres redécouvrent des aspects d'eux-mêmes qu'ils avaient négligés ou ignorés. Et Manon, dans la scène finale qui est parmi les plus belles du roman, redécouvre avec une joie intense le simple plaisir de marcher dans la rue et d'exister dans l'espace public : «*Jesors, me disais-je, je sors et je suis en vie.*» (p.173).

Cette capacité à s'adapter, à trouver de nouvelles façons de vivre et de se relier au monde même dans des conditions difficiles, est l'une des grandes leçons que *Zone base vie* tire de l'expérience pandémique. Le roman ne dit pas que tout ne va pas bien, ni que la pandémie a

été une chance : il dit que les êtres humains sont capables, même dans les situations les plus difficiles, de trouver des ressources intérieures pour continuer à vivre, à penser et à espérer.

## II.4. Lecture sociologique de la pandémie dans le roman

La pandémie de COVID-19 n'est pas seulement une crise sanitaire : c'est aussi et surtout une crise sociale, qui a révélé et amplifié les inégalités et les fractures qui existaient déjà dans nos sociétés. *Zone base vie* est attentif à cette dimension sociologique de la pandémie, et c'est l'une des forces du roman que de ne pas se contenter de décrire l'expérience individuelle du confinement, mais d'inscrire cette expérience dans un contexte social plus large.

### II.4.1. La pandémie comme révélateur des inégalités sociales

La pandémie a mis en lumière, avec une brutalité particulière, les inégalités qui traversaient déjà la société française avant la crise. Ces inégalités ont déterminé de façon très concrète la façon dont chaque personne a vécu le confinement : les conditions de logement, le type de travail, le niveau de revenu, l'accès aux ressources culturelles — tout cela a joué un rôle décisif dans la qualité de l'expérience pandémique.

Dans *Zone base vie*, cette inégalité sociale est présente de façon discrète mais constante. Les personnages ont des conditions de vie différentes, des ressources différentes, des réseaux de soutien différents. Certains, comme Claire, disposent d'un appartement confortable, de livres, d'un travail qui peut se faire à distance et d'un réseau de relations sociales qui permet de maintenir un lien même dans le confinement « *Dès le lendemain, elle a commencé à recoudre, à ravauder : à toute force, suturer la déchirure, retisser le fil des jours. Elle s'est accrochée à son emploi du temps, aux attaches fixes de sa journée éternelle […]Claire s'est barbelée avec le futur bébé, comme si c'était lui désormais qui la portait, l'abritait dans son enceinte.* » (p.108). D'autres, comme Emmanuel, apparait relativement isolé dans sa gestion de la crise s'appuyant davantage sur ses convictions personnelles et professionnelles que sur un réseau de soutien explicite. «*Emmanuel n'en conçoit pas d'amertume, juste un léger dépit. Il avait pourtant joint un CV à sa lettre de candidature, fait état de son expérience chinoise, souligné qu'il se trouvait, dès l'origine, à l'avant-poste de la crise. »* (p.115).

Le sociologue Pierre Bourdieu a développé le concept de « capital culturel » pour désigner l'ensemble des ressources intellectuelles et culturelles dont dispose un individu et qui lui

permettent de naviguer dans la société[1]. La pandémie a révélé à quel point ce capital culturel était inégalement distribué et à quel point il déterminait les capacités des individus à traverser la crise : ceux qui avaient accès aux livres, à la culture, à l'information de qualité, à des réseaux intellectuels et relationnels solides ont généralement mieux traversé le confinement que ceux qui en étaient privés.

## II.4.2. La pandémie et les rapports entre l'individu et la société

La pandémie a posé avec une acuité particulière la question du rapport entre l'individu et la société. Elle a mis en tension deux valeurs fondamentales : la liberté individuelle, d'un côté, et la responsabilité collective, de l'autre. Le confinement représente une restriction majeure de la liberté individuelle (la liberté de se déplacer, de se réunir, de travailler…) justifiée au nom de la protection de la collectivité.

Dans *Zone base vie*, cette tension est présente à travers les différentes réactions des personnages face aux mesures de confinement. Certains les acceptent sans trop de difficultés, comprenant leur nécessité et cherchant à s'y adapter «*Elle aussi appris à remonter. Peu à peu, elle s'est fabriques des filins de sauvetage, des techniques de verticalité : la philosophie, qui depuis quatre ans la hisse à la surface[…]et depuis l'enfance, la danse classique.* » (p.36) D'autres les vivent comme une oppression, une atteinte à leur liberté et à leur dignité. Et d'autres encore, comme Emmanuel, les vivent comme une confirmation de leur méfiance envers les institutions et le pouvoir «*Emmanuel a cliqué :un communiqué de l'OMS. Deux lignes faisant état d'un "cluster de cas dz pneumonie atypique" à Wuhan. Emmanuel s'est demandé un instant s'il ne s'agissait pas d'un message codé.* »(p.79).

Émile Durkheim, l'un des pères fondateurs de la sociologie, avait montré que les grandes crises sociales pouvaient avoir deux effets opposés sur la cohésion d'une société : soit renforcer le sentiment d'appartenance collective et la solidarité entre les membres du groupe, soit au contraire accentuer les divisions et les tensions[2]. La pandémie a produit ces deux effets simultanément : d'un côté, des moments de solidarité collective touchants comme les applaudissements aux soignants ; de l'autre, des divisions et des tensions croissantes autour du port du masque, des vaccins ou des mesures de confinement.

[1]Bourdieu, Pierre. *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Minuit, 1979, Pp. 112–120.
[2]Durkheim, Émile. *De la division du travail social*. Paris : PUF, 1893, Pp. 98–107.

## II.4.3. La pandémie et la transformation des modes de vie

La pandémie a profondément transformé les modes de vie des personnes, et *Zone base vie* enregistre avec précision ces transformations. Le télétravail, les courses livrées à domicile, les réunions par écran interposé, les apéritifs virtuels, toutes ces nouvelles pratiques qui sont apparues ou se sont généralisées pendant le confinement sont présentes dans le roman, dessinant le portrait d'une société en train de se réinventer à toute vitesse.

Ces nouvelles pratiques ne sont pas neutres : elles modifient en profondeur les relations entre les personnes, la façon de travailler, de consommer, de socialiser. Dans le roman, certains personnages s'adaptent facilement à ces changements, les vivant presque comme une opportunité qui simplifie leur vie « *Je me serais bien passée de cette vérification expérimentale mais au moins, à présent, je comprends, l'urgence est devenue mon état, l'exception mon ordinaire.* » (p.72). D'autres, au contraire, souffrent de l'absence des rituels sociaux ordinaires : le café entre collègues, la conversation spontanée dans la rue, le simple fait de voir le visage des autres sans masque*« mais tous voulaient y partir pour leurs études, c'est-à-dire partir pour la nuit, les bras, les café, les concerts-vivre la vie de ceux auxquels on venait de l'arracher. »*(p.71).

Le roman est également attentif à l'impact de la pandémie sur la santé mentale des personnes, un aspect qui a été longtemps sous-estimé dans les discours officiels focalisés sur la santé physique. L'angoisse d'Emmanuel, la détresse silencieuse de François, la fragilité émotionnelle de Claire, tous ces états psychologiques décrivent la réalité d'une crise de santé mentale parallèle à la crise sanitaire, moins visible, mais tout aussi réelle et tout aussi importante. Ulrich Beck, dans *La Société du risque*, avait prévu que les grandes catastrophes modernes produiraient ce type d'effets psychologiques collectifs[1] : *Zone base vie* en donne une illustration littéraire concrète et touchante.

## II.4.4. La pandémie comme expérience générationnelle

*Zone base vie* est attentif à la façon dont la pandémie a été vécue différemment selon les générations. Les enfants, les adultes et les personnes âgées n'ont pas traversé la crise de la même façon : ils ont eu des peurs différentes, des ressources différentes, des manières différentes de s'adapter ou de résister.

[1]Beck, Ulrich. *La Société du risque*. Paris : Flammarion, 2001, Pp. 26–35.

Livia, la petite fille, vit la pandémie avec une innocence et une légèreté relative : elle ne comprend pas tout, mais elle garde une capacité de jeu et d'imagination qui lui permet de traverser la crise plus facilement que les adultes qui l'entourent *« Assise sur le couvre-lit en crochet, Livia appelle son amie Ava en Face Time. Elles ne se parlent pas, mais elles dessinent ensemble, chacune derrière son écran, des pangolins, des porteurs sains, des chauves-souris et des super-héros masqués. »* (p.61). Sa mère, en revanche, est paralysée par la peur et lui interdit même de jouer dans la cour*« sa mère est tellement inquiète qu'elle ne lui permet même plus de jouer dans la cour. »* (p.60). Cette différence entre la façon dont l'enfant et l'adulte vivent la même situation dit quelque chose d'important sur la façon dont la peur fonctionne : elle est en partie construite, apprise, et les enfants qui n'ont pas encore intériorisé tous les codes de la peur adulte peuvent parfois traverser la crise avec plus de légèreté.

Les personnages plus âgés, comme Georges, vivent la pandémie à travers le prisme de leur mémoire et de leur expérience : ils ont connu d'autres crises, d'autres moments difficiles, et cette expérience leur donne parfois une forme de recul et de sagesse face à l'événement *«Georges enfile le masque bleu à fines rayures blanches cousu par sa voisine. Il ne voit personne, ne sort que pour faire ses courses, mais il porte ce masque du matin au soir […] A couvert sous son masque, dans son appartement sans reflets, il cherche, jour après jour, à les recueillir, à les développer dans la chambre noire de sa mémoire. »* (p.96). Mais elle peut aussi les rendre plus vulnérables, car ils sont souvent plus isolés et plus exposés aux effets les plus graves du virus.

C'est ainsi que *Zone base vie* construit, à travers ses personnages et ses situations, un portrait complet et nuancé de la société française pendant la pandémie : une société traversée par la peur et l'incertitude, mais aussi par des moments de solidarité, de redécouverte et de résistance. Une société inégale, qui n'offre pas les mêmes ressources à tous ses membres pour traverser la crise. Et une société qui, malgré tout, cherche à tenir, à maintenir du lien et à espérer un après qui soit, un peu, meilleur que l'avant.

# CHAPITRE III

## La restructuration des interactions sociales

# CHAPITRE III : La restructuration des interactions sociales

Après avoir démontré dans le chapitre qui précède la façon dont Gwenaëlle Aubry construit l'imaginaire de la pandémie dans son roman *Zone base vie*, nous allons maintenant nous intéresser au phénomène social qui succède à la pandémie et qui est aussi au cœur du roman : il est question de l'après pandémie et la reconstitution des liens sociaux après une crise aussi profonde que celle du Covid-19. Reprendre contact avec les autres, avec le monde, avec soi-même, après des semaines d'isolement et de peur, n'est pas évident. C'est ce que nous appelons «la recomposition du lien social» : la façon dont les personnages du roman cherchent à reconstruire, parfois difficilement, parfois avec bonheur, les relations humaines que la pandémie avait abîmées ou interrompues.

Ce chapitre s'organisera autour de quatre grandes parties : d'abord une présentation de ce qu'a été l'après-pandémie dans la réalité, ensuite une réflexion sur la fragilité des relations humaines telle qu'elle apparaît dans le roman, puis une analyse de la solidarité et de la coexistence dans l'espace commun de l'immeuble, et enfin une réflexion sur ce que le roman dit de la condition humaine en général.

## III.1. Présentation de l'après-pandémie du Covid-19

Pour comprendre ce que *Zone base vie* dit sur la recomposition du lien social, il faut d'abord rappeler ce qu'a été l'après-pandémie dans la réalité française, car c'est ce contexte historique qui donne sa genèse au roman.

Le "déconfinement" en France a commencé le 11 mai 2020, après presque deux mois de confinement strict. Mais la sortie du confinement n'a pas été une libération simple et immédiate. Elle a été progressive, hésitante, marquée par une grande incertitude. Les Français ont pu sortir de chez eux, mais avec des restrictions importantes : le port du masque était obligatoire dans les transports et dans de nombreux espaces publics, les rassemblements étaient limités, les restaurants et les lieux culturels restaient fermés encore plusieurs semaines. C'est ce qu'on a appelé le « déconfinement progressif » : une sortie par étapes,

prudente, qui reflétait la persistance du danger sanitaire et l'inquiétude des autorités face à une éventuelle deuxième vague[1].

Cette sortie progressive du confinement a été vécue de façon très différente selon les personnes. Pour certains, c'était un soulagement immense, presque une renaissance : retrouver la rue, les espaces ouverts, les visages des autres -même masqués- représentait un retour à la vie après une longue période de suspension. Pour d'autres, au contraire, la fin du confinement a été source d'une nouvelle anxiété : habitués à la protection de leur espace domestique, ils avaient du mal à se réapproprier un monde extérieur qui leur semblait encore dangereux et menaçant[2].

Ce que les psychologues ont observé après le premier confinement, c'est que beaucoup de personnes ont souffert de ce que l'on a appelé le « syndrome post-confinement» : des difficultés à retrouver les rythmes et les habitudes d'avant, une fatigue persistante, des troubles du sommeil, une anxiété sociale, c'est-à-dire, une difficultéà se retrouver face aux autres, à renouer des conversations, à retrouver des liens qui avaient été interrompus pendant des semaines. Ces effets psychologiques de l'après-confinement sont présents dans *Zone base vie*, notamment à travers des personnages qui ont du mal à se retrouver, à reconstruire ce qui a été abîmé, à faire comme si la crise n'avait pas laissé de traces[3].

Sur le plan social, l'après-pandémie a été marquée par une prise de conscience collective de la fragilité de nos sociétés et de nos modes de vie. La crise avait révélé des inégalités profondes, mis en lumière des métiers essentiels longtemps méprisés et sous-payés, et forcé chacun à se demander ce qui comptait vraiment dans sa vie. Mais cette prise de conscience a eu du mal à se traduire en changements durables. Comme le dit une phrase du roman :«*Le monde s'est arrêté pour recommencer inchangé*. » (p.175).

Cette phrase dit avec une grande lucidité l'une des leçons les plus amères de l'après-pandémie : malgré l'ampleur de la crise, malgré les promesses de « monde d'après», les choses ont eu tendance à reprendre leur cours ordinaire, comme si rien ne s'était vraiment passé.

[1]Ministère de la Santé français. *Plan de déconfinement progressif*. Paris, mai 2020. [En ligne]. Consulté en 2024. www.documentation-administrative.gouv.fr
[2]Légeron, Patrick. *Le Stress au travail*. Paris : Odile Jacob, 2001, Pp. 45–52.
[3]Ferreri, Florian. *Santé mentale et pandémie de Covid-19*. *La Revue du Praticien*, vol. 70, N° 6, juin 2020, Pp. 612–615.

La pandémie a aussi laissé des traces profondes dans les relations humaines. Des amitiés ont été mises à l'épreuve, des couples ont traversé des crises, des familles ont été séparées pendant de longues semaines. Et quand le confinement a pris fin, il a fallu reconstruire ces liens, parfois à partir de très peu, parfois en acceptant que certaines choses aient changé définitivement. C'est cette reconstruction difficile et nécessaire que *Zone base vie* explore dans sa dernière partie, avec une grande sensibilité et une grande honnêteté.

## III.2. La fragilité des relations humaines

L'un des thèmes les plus importants de *Zone base vie* est la fragilité des relations humaines. Gwenaëlle Aubry montre, à travers ses personnages, comment les liens entre les êtres sont beaucoup plus fragiles qu'on le croit habituellement, et comment une crise comme la pandémie peut les mettre à nu, les tester et parfois les briser.

### III.2.1. La distance qui s'installe

La première forme de fragilité des relations humaines que le roman explore est la distance qui s'installe progressivement entre les personnes pendant le confinement. Cette distance n'est pas seulement physique : elle est aussi émotionnelle et psychologique. Les personnages se trouvent séparés les uns des autres, non seulement, par les murs de leurs appartements, mais aussi par leurs peurs, leurs silences et leur incapacitéà trouver les mots justes pour maintenir le contact.

Dans l'immeuble du roman, les voisins qui se croisaient avant le confinement disparaissent progressivement de la vie les uns des autres. Claire ne croise plus jamais ses voisins dans l'escalier, ne les entend plus, ne sait plus vraiment ce qu'il advient d'eux *"Les autres habitants du 11 bis rue Winckler ont disparu, Claire ne les croise jamais, pas même dans l'escalier." (*p.47). Cette disparition progressive des autres dans la vie quotidienne est l'une des expériences les plus étranges du confinement : les gens sont là, tout proche physiquement, mais ils sont devenus invisibles et inaccessibles. Les relations les plus superficielles : un bonjour dans l'escalier, un sourire à la boulangerie, sont souvent celles qui maintiennent le tissu social le plus ordinaire, et leur disparition crée un vide que l'on ne mesure vraiment qu'après coup.

La relation entre Claire et Hugo est l'exemple le plus développé de cette fragilité dans le roman. Avant le confinement, leur relation fonctionnait peut-être grâce aux espaces et aux

temps séparés que la vie ordinaire permettait : chacun avait son travail, ses amis, ses activités. Le confinement a supprimé ces espaces de respiration et a mis les deux personnages face à face, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans possibilité de fuir ou de différer les tensions«*Elle a répandu des plaines dans l'appartement, des montagnes, des déserts, entre elle et l'homme qui dormait sur le canapé, s'enfermait le reste du temps dans le bureau, ne parlait pas - cet homme, une chimère, un être hybride à la surface duquel les traits d'Hugo réapparaissaient parfois, maisdéformé, avilis".(*p.108).Ce que la vie ordinaire permettait de ne pas voir est apparu clairement : la distance émotionnelle entre eux, leur difficultéà vraiment communiquer, l'effritement progressif de ce qui les unissait.

Hannah Arendt, dans *La Condition de l'homme moderne*, a montré que les êtres humains ont besoin d'un espace public, un espace partagé où ils peuvent se rencontrer, échanger et construire ensemble quelque chose qui dépasse leur vie privée, pour maintenir leur humanité et leur vitalité sociale[1]. Le confinement a supprimé cet espace public, forçant tout le monde à se replier dans l'espace privé. Et dans cet espace privé, les relations les plus intimes ont parfois souffert de cette surexposition et de ce manque d'air.

## III.2.2. La difficulté de reconstruire

Après le confinement, reconstruire les relations abîmées n'est pas simple entreprise. *Zone base vie* montre cette difficulté avec beaucoup de réalisme. Les personnages qui ont été séparés pendant des semaines ont du mal à retrouver la spontanéité et la chaleur d'avant. Il y a comme une gêne, une hésitation, un oubli des codes sociaux ordinaires qui rendent les retrouvailles maladroites et parfois douloureuses.

Cette difficulté de reconstruire est liée à ce que les psychologues appellent «la fatigue pandémique» ; un épuisement profond, physique et psychologique, produit par des mois d'incertitude, de peur et d'isolement. «*Affaiblis, hébétés par ces mois enfermés, nous vacillons ivres d'air et de lumière.*» (p.92) : cette phrase du roman dit parfaitement cet état de fragilité et d'épuisement dans lequel se trouvent les personnages à la sortie du confinement. Ils peuvent enfin sortir, mais ils n'ont presque plus la force. Ils peuvent enfin revoir les autres, mais ils ne savent plus très bien comment faire.

[1]Arendt, Hannah. *La Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy, 1958, Pp. 57–62.

«*Nous marchons droit, mais nous avons du mal à tenir debout.*» (p.93) : cette phrase est l'une des plus fortes du roman sur ce thème. Elle précise, avec une très grande économie de mots, la situation paradoxale des personnages après le confinement : ils avancent, ils font bonne figure, mais intérieurement ils sont encore ébranlés, encore fragiles, encore marqués par ce qu'ils ont traversé. Cette image de personnes qui marchent, mais qui ont du mal à tenir debout est une métaphore parfaite de la fragilité humaine après une grande épreuve.

«*On nous dit: Vous pouvez sortir. Mais nous sommes toujours dedans*. » (p .93) : cette phrase dit une autre vérité importante sur l'après-confinement. La fin du confinement physique ne signifie pas automatiquement la fin de l'enfermement psychologique. Beaucoup de personnes ont continuéà se sentir enfermées longtemps après que les restrictions avaient été levées, comme si les murs du confinement s'étaient transférés de l'espace physique vers l'espace intérieur. Cet enfermement intérieur est peut-être le plus difficile à surmonter, parce qu'il n'a pas de décret gouvernemental qui l'impose et qu'il n'y a donc pas de décret gouvernemental qui puisse le lever.

### III.2.3. La perte de repères

La fragilité des relations humaines dans l'après-pandémie est aussi liée à une perte de repères plus générale. Pendant le confinement, les personnages ont perdu leurs habitudes, leurs routines, leurs points de référence, et quand la vie ordinaire a repris, ces repères ne sont pas revenus automatiquement. «*Elle ne voyait plus qu'une femme lasse, flottante*.» (p.93) : cette phrase dit la façon dont certains personnages se retrouvent comme déracinés après le confinement, flottant entre un avant qu'ils ne peuvent pas retrouver intact et un après qui n'a pas encore pris forme.

Cette perte de repères affecte aussi le rapport que les personnages entretiennent avec leur propre identité. Après des semaines passées seuls ou presque, dans un espace réduit, avec peu de contacts sociaux, certains ont perdu une partie du sentiment de qui ils sont. Car notre identité se construit en grande partie dans le regard des autres, dans les interactions sociales, dans les rôles que nous jouons chaque jour dans notre vie professionnelle et personnelle. Quand ces interactions disparaissent, l'identité se fragilise et se brouille.

## III.3. *Zone base vie* : solidarité et coexistence dans un espace commun

Malgré la fragilité des relations et les difficultés de la reconstruction, *Zone base vie* n'est pas un roman sombre et sans espoir. Il montre aussi, avec beaucoup de tendresse et de sensibilité, les formes de solidarité et de coexistence qui émergent malgré tout dans cet espace commun qu'est l'immeuble du roman. Car même au plus fort de l'isolement, même quand les liens semblent les plus ténus, quelque chose persiste entre les êtres humains, quelque chose qui résiste à la peur et à la séparation.

### III.3.1. La solidarité silencieuse

La première forme de solidarité que le roman décrit est celle qu'on pourrait appeler la solidarité silencieuse : celle qui se manifeste non pas par des grandes déclarations ou des gestes spectaculaires, mais par une attention discrète portée aux autres, un souci de leur bien-être qui se maintient même dans l'impossibilité du contact direct.

Claire, malgré son propre isolement et sa propre angoisse, continue de penser à ses voisins. Elle s'inquiète pour le vieux M. Szulewicz et pour la petite Livia qu'elle n'entend plus jouer dans la cour :«*elle s'inquiète pour le vieux M. Szulewicz et pour la petite Livia qu'elle n'entend même plus jouer dans la cour, elle se dit (elle espère) qu'ils sortent à d'autres moments de la journée.*» (p.47). Ce passage est très touchant parce qu'il démontre que, même dans l'isolement le plus profond, se soucier pour l'autre est une attitude qui ne disparaît pas. Claire ne peut pas aller voir ses voisins, ne peut pas frapper à leur porte, ne peut pas s'assurer directement de leur bien-être. Mais elle pense à eux, elle s'inquiète pour eux, elle espère qu'ils vont bien. Cette attention silencieuse et distante est une forme de lien social qui résiste à l'isolement.

La résistance collective à l'isolement passe aussi par des formes de partage et de communion qui transcendent les murs et les distances. Le roman évoque ainsi le chant comme moyen de résister ensemble à la solitude :«*Alors, assis à l'aplomb des falaises éboulées, ils prenaient le large en chantant* [...] *Ils chantaient en chœur et à tue-tête pour entendre leurs voix mêlées, pour ranger le printemps, voler, pour ne pas en parler.*» (p.132). Ce passage est l'un des plus beaux du roman sur le thème de la solidarité : le chant collectif est une façon de fusionner les voix et les présences, de créer une communauté même dans la dispersion, de résister ensemble à la douleur et à la peur sans même avoir besoin de la nommer.

## III.3.2. La reconstruction des liens

Progressivement, à mesure que le roman avance vers sa fin, les liens commencent à se renouer. Cette reconstruction est lente, hésitante, jamais complète, mais elle est réelle et elle dit quelque chose d'important sur la capacité humaine à résister à l'isolement et à recréer du lien, même après une longue séparation.

L'un des moments les plus beaux de cette reconstruction dans le roman est celui où deux corps, après des semaines de séparation et de distance, retrouvent spontanément leurs gestes familiers :«*Leurs corps ont décidé pour eux ; geste familier, et voici qu'entre lui et moi le fil se retend.* » (p.166). Cette phrase dit quelque chose de très vrai sur la façon dont les relations humaines se reconstituent : ce ne sont pas toujours les mots qui font le travail, mais les gestes, les corps, la mémoire physique du lien qui précède et dépasse le langage. Le corps se souvient de l'autre même quand l'esprit hésite encore.

La naissance d'un enfant est une autre image puissante de la reconstruction et de l'espoir dans le roman. Face à la mort et à la désolation que la pandémie a semées, la vie qui naît dit la continuité et l'obstination du vivant. «*Quand elle le prendra dans ses bras pour le bercer, ils arpenteront ensemble des plaines, des montagnes, des steppes et des savanes*. » (p.165) : Cette phrase dit la promesse d'un avenir commun, d'un monde à découvrir ensemble, d'un lien nouveau qui se tisse entre une mère et son enfant au moment même où le monde traverse une crise profonde. C'est une image d'espoir fragile mais réel.

## III.3.3. Le désir de transmettre et de partager

L'une des formes les plus belles de solidarité dans *Zone base vie* est le désir de transmettre et de partager. Face à l'isolement et à la peur, certains personnages trouvent un sens et une énergie dans le fait de vouloir donner quelque chose aux autres : leur attention, leur présence, leurs mots, leur amour.

Le personnage de la jeune mère qui attend un enfant incarne parfaitement ce désir de transmission. Même dans le confinement, même dans la peur, elle tourne son attention vers cet enfant qui va naître et vers tout ce qu'elle veut lui donner et lui montrer. «*Le monde enfermé, alors elle fait entrer le monde dans sa chambre.* » (p.164) : cette phrase dit quelque chose de magnifique sur la résistance humaine. Quand on ne peut pas aller vers le monde, on

fait entrer le monde chez soi, quand on ne peut pas partager l'espace extérieur, on partage l'espace intérieur.

«*Elle veut lui apprendre à voir et tout lui montrer* [...] *elle veut lui parler, lui chanter des berceuses*. » (p.164) : Ce passage dit le désir de transmission entre les générations, la façon dont une mère veut donner à son enfant les outils pour comprendre et habiter le monde. Ce désir de transmission est lui-même une forme de solidarité : il dit que malgré la crise, malgré la peur, on continue de croire en l'avenir, on continue de vouloir donner aux autres ce que l'on a de plus précieux.

«*Nathanaël, tu goûteras tous les fruits, je les ouvrirai pour toi.* » (p.174) : Cette phrase, adressée à l'enfant à naître, est l'une des plus tendres du roman. Elle dit la promesse d'une mère à son fils, la promesse de lui offrir la richesse et la diversité du monde, de lui ouvrir toutes les portes que la pandémie avait fermées. C'est une promesse de vie contre la mort, d'ouverture contre l'enfermement, de partage contre l'isolement.

## III.4. *Zone base vie* : une réflexion sur la condition humaine

Au-delà de l'histoire des personnages et des thèmes spécifiques liés à la pandémie, *Zone base vie* est aussi une réflexion plus large sur la condition humaine : c'est-à-dire, sur ce que signifie être un être humain, avec ses fragilités, ses peurs, ses besoins de lien et ses capacités de résistance. C'est cette dimension philosophique du roman qui lui donne sa profondeur et sa valeur littéraire au-delà du simple témoignage sur la pandémie.

### III.4.1. La vulnérabilité comme condition fondamentale

La première grande réflexion que *Zone base vie* propose sur la condition humaine est celle de la vulnérabilité. La pandémie a mis en lumière, d'une façon que l'on ne pouvait plus ignorer, la fragilité fondamentale de l'être humain : sa fragilité physique face à un virus microscopique, sa fragilité psychologique face à l'incertitude et à la peur, sa fragilité sociale face à l'isolement et à la rupture des liens.

«*Le virus est toujours là, en coulisses, qui veille, sans vaccin pour l'entraver.* » (p.92) : Cette phrase dit la vulnérabilité de l'être humain face aux forces qui le dépassent. Le virus n'est pas seulement une menace sanitaire : il est le symbole de toutes les menaces invisibles contre lesquelles l'être humain ne peut pas toujours se protéger. Il rappelle que, malgré tous les

progrès de la science et de la technologie, l'être humain reste un être mortel, fragile, exposéà des dangers qu'il ne contrôle pas entièrement.

«*Enfant va naître au milieu de visages blêmes et masqués*. » (p.164) : cette phrase dit la vulnérabilité d'une nouvelle génération qui naît dans un monde abîmé et incertain. Elle interroge les conditions dans lesquelles la vie continue de se perpétuer même dans les moments les plus sombres. C'est une image à la fois triste et courageuse : triste parce qu'elle dit la dureté du monde dans lequel cet enfant va naître, courageuse parce qu'elle dit que la vie continue quand même, que l'humanité ne renonce pas à se reproduire et à espérer même au milieu de la crise.

Judith Butler, dans *Ce qui fait une vie*, a développé l'idée que la vulnérabilité est une condition fondamentale et partagée de l'existence humaine[1]. Reconnaître notre vulnérabilité commune, dit-elle, est la base d'une véritable éthique de la solidarité. *Zone base vie* illustre cette idée de façon concrète : c'est parce que tous les personnages sont vulnérables, parce qu'ils partagent la même fragilité fondamentale face à la pandémie, qu'ils peuvent se reconnaître dans la souffrance des autres et trouver les ressources pour se soutenir mutuellement.

## III.4.2. La permanence des comportements humains

Une autre réflexion importante que *Zone base vie* propose sur la condition humaine est celle de la permanence des comportements humains face aux crises. Malgré l'ampleur de la pandémie, malgré les promesses de changement et de monde d'après, les êtres humains ont tendance à reproduire les mêmes schémas, les mêmes erreurs, les mêmes habitudes.

«*Rien n'a changé : c'est toujours la même scène, à cette unique différence près que nous y évoluons masqués* » (p.92) : Cette phrase est l'une des plus lucides du roman. Elle dit que le masque, cet objet qui est devenu le symbole de la pandémie, ne change pas fondamentalement les comportements humains. Les gens continuent de jouer les mêmes rôles, de reproduire les mêmes dynamiques sociales, de se comporter de la même façon qu'avant, juste avec un masque sur le visage. Cette observation est à la fois réaliste et un peu décourageante : elle dit les limites de la capacité humaine à changer vraiment, même face à une crise majeure.

[1]Butler, Judith. *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*. Paris : La Découverte, 2010, Pp. 13–22.

«*Le monde s'est arrêté pour recommencer inchangé*» (p.175) : Cette phrase dit la même chose d'une façon encore plus directe. Après le grand arrêt du confinement, après les semaines de réflexion et de remise en question, le monde a repris son cours ordinaire. Les mêmes inégalités, les mêmes injustices, les mêmes priorités économiques et politiques. Comme si la pandémie n'avait été qu'une parenthèse dans un récit qui continuait inchangé.

Mais cette lucidité sur la difficulté du changement n'est pas du désespoir. Elle est plutôt une invitation àêtre plus vigilant, plus conscient, plus attentif aux leçons que la crise peut nous donner, si nous acceptons vraiment de les entendre. «*En tout cas je sais maintenant quelle fiction le réel rejoue*» (p.167) : cette phrase dit que la pandémie a au moins eu le mérite de rendre visible ce qui était caché, de révéler les mécanismes et les structures qui organisent nos sociétés et nos vies. Ce savoir nouveau, même s'il ne change pas tout immédiatement, est déjà quelque chose de précieux.

### III.4.3. L'enfermement intérieur comme condition durable

L'une des réflexions les plus profondes de *Zone base vie* sur la condition humaine est celle de l'enfermement intérieur. Le roman montre que l'enfermement physique du confinement a révélé et amplifié un enfermement plus profond, plus ancien, qui est en quelque sorte une condition fondamentale de l'existence humaine : l'enfermement dans ses propres pensées, ses propres peurs et ses propres limites.

« *On nous dit : Vous pouvez sortir. Mais nous sommes toujours dedans*. » (p.93) : Cette phrase dit avec une grande force la réalité de cet enfermement intérieur. Même quand les portes s'ouvrent, même quand le confinement physique prend fin, quelque chose en nous reste enfermée. Nos peurs, nos angoisses, nos habitudes mentales construites pendant des semaines d'isolement ne disparaissent pas du jour au lendemain, elles restent là, comme des murs invisibles qui continuent de limiter notre liberté et notre rapport aux autres.

### III.4.4. La résistance et l'espoir malgré tout

Malgré toutes ces réflexions sur la fragilité, la vulnérabilité et l'enfermement, *Zone base vie* se termine sur une note d'espoir. Loin d'être un élan de naïveté, cet espoir se présente comme une victoire arrachée à la peur. Il se reconstruit lentement sur les séquelles de la crise.

C'est à travers les thématiques de la continuité et de la naissance, placées au cœur des dernières pages que cette foi en l'avenir prend tout son sens .L'enfant qui va naître, les berceuses que la mère veut lui chanter, les fruits qu'elle veut lui faire goûter, toutes ces images disent que la vie continue, que l'amour continue, que le désir de partager et de transmettre continue même après la crise. Un espoir fondamental dans l'avenir, dans la capacité de la vie à se renouveler et à trouver de nouvelles formes après chaque catastrophe.

Il y a aussi dans le roman une forme d'espoir liéà la prise de conscience que la crise a produite. Même si le monde a recommencé inchangé en apparence, quelque chose a quand même changé dans la façon dont certains personnages voient les choses. Ils ont appris quelque chose sur eux-mêmes, sur leur fragilité, sur ce qui compte vraiment dans leur vie. Cet apprentissage, même s'il ne transforme pas le monde, est déjà une forme de progrès personnel et humain. *"Dans une semaine elle ne sera plus la même, tout aura changé. Elle se demande quelle femme inconnue va naître en même temps que l'enfant. Elle se demande si les séances vont lui manquer. La peur, la douleur, déposés entre les cloisons trop fines de l'ancien, y sont restés, comme les cris des accouchées sous les néons livides des hôpitaux. Peut-être les travaux en cours vont-ils à jamais les piéger, les empêcher de traverser les parois de la vie nouvelle qui l'attend avec l'enfant "* (p.163)

Albert Camus, dans *La Peste*, avait conclu son roman sur une idée similaire : même si la peste finit par partir et que le monde reprend son cours ordinaire, ceux qui ont traversé l'épreuve en sont sortis changés, portant en eux la mémoire de ce qu'ils ont vécu et la conscience de ce qui peut arriver de nouveau[1]. *Zone base vie* s'inscrit dans cette tradition littéraire : il dit que traverser une crise comme la pandémie laisse des traces, des cicatrices, mais aussi des ressources nouvelles pour faire face à ce qui vient.

[1]Camus, Albert. *La Peste*. Paris : Gallimard, 1947, Pp. 278–279.

# CONCLUSION

# CONCLUSION

Au terme de notre travail de recherche, nous revenons sur le chemin que nous avons parcouru et sur ce que notre étude de *Zone base vie* de Gwenaëlle Aubry nous a permis de comprendre. Notre point de départ était une question simple mais riche. Après avoir parcouru les trois chapitres de ce travail, nous pouvons maintenant répondre à cette question et tirer les leçons de notre analyse.

Dans le premier chapitre, nous avons posé les bases nécessaires pour comprendre l'œuvre. Nous avons découvert qui est Gwenaëlle Aubry, cette écrivaine et philosophe française dont le parcours singulier, entre la pensée philosophique rigoureuse et la sensibilité littéraire, éclaire la façon dont elle a écrit ce roman. Nous avons ensuite résumé l'histoire racontée dans *Zone base vie* : celle d'un immeuble parisien et de ses habitants pendant le confinement du printemps 2020, avec des personnages comme Claire, Hugo, Emmanuel, Livia ou Manon, chacun traversant la crise à sa façon. Nous avons aussi présenté chaque personnage en détail, en montrant ce qu'il représente et ce qu'il apporte à la compréhension globale du roman. Enfin, nous avons étudié le temps et l'espace du roman, en montrant comment Aubry construit un cadre à la fois très réel, ancré dans l'histoire de la pandémie, et très intime, centré sur les ressentis de chaque personnage.

Le deuxième chapitre nous a permis d'aller plus loin, en nous penchant sur la façon dont le roman construit son imaginaire de la pandémie. Nous avons d'abord rappelé ce qu'a été la pandémie de Covid-19 dans la réalité, avec ses chiffres, ses décisions politiques et son ampleur mondiale. Nous avons ensuite montré que la pandémie, dans le roman, est bien plus qu'un simple décor historique : elle est une expérience humaine et symbolique qui touche les personnages dans leur quotidien le plus intime, qui transforme leur rapport au temps, à l'espace, aux autres et à eux-mêmes. Nous avons identifié les grands thèmes que le roman développe autour de cette expérience : l'enfermement, la peur sous toutes ses formes, mais aussi la solidarité et la capacité d'adaptation des personnages. Enfin, nous avons montré que cette expérience individuelle s'inscrit toujours dans un contexte social plus large, fait d'inégalités, de tensions entre liberté individuelle et responsabilité collective, et de transformations profondes des modes de vie.

Le troisième et dernier chapitre s'est concentré sur ce qui se passe après la tempête, Nous avons montré que cette reconstruction n'est jamais simple ni automatique. Le roman est très honnête sur ce point : il montre la fragilité des relations humaines, la distance qui s'installe

parfois durablement entre les personnes, la difficulté de retrouver une spontanéité perdue. Mais nous avons aussi découvert, à travers des scènes très touchantes du roman, que la solidarité et le lien social ne disparaissent jamais complètement, même dans les moments les plus sombres. Le chant collectif, l'attention silencieuse portée aux voisins, le désir de transmettre à un enfant à naître la beauté du monde, toutes ces images disent que les êtres humains, même séparés et apeurés, continuent de chercher à se relier les uns aux autres. nous avons vu que *Zone base vie* propose une réflexion plus large sur la condition humaine, sur notre vulnérabilité fondamentale face aux crises, sur notre difficulté à vraiment changer après les catastrophes, mais aussi sur notre capacité résiliente à espérer et à continuer de vivre malgré tout.

Ce parcours nous permet maintenant de répondre clairement à notre question de départ. *Zone base vie* construit un imaginaire de la pandémie qui n'est ni purement pessimiste ni naïvement optimiste. C'est un imaginaire nuancé, honnête, qui prend au sérieux la souffrance et la peur que la crise sanitaire a fait naître, sans pour autant nier les ressources de résistance et d'espoir que les êtres humains ont su trouver, même dans les conditions les plus difficiles. L'isolement, dans ce roman, n'est jamais total : il laisse toujours filtrer quelque chose, un regard par la fenêtre, un message envoyé à un proche, une pensée pour un voisin que l'on n'entend plus. La peur, de son côté, n'est jamais paralysante au point d'effacer toute possibilité de penser et de continuer à vivre : elle est traversée, regardée en face, parfois même transformée en matière d'écriture et de réflexion. Et le lien social, même quand il semble rompu, même quand la distance paraît infranchissable, trouve toujours des chemins pour se reconstituer, parfois de façon inattendue et bouleversante.

Ce que notre étude montre aussi, c'est que *Zone base vie* dépasse largement le simple témoignage sur un événement historique précis. Bien sûr, le roman parle de la pandémie de Covid-19, de ce moment particulier que des millions de personnes ont vécu et que nous avons nous-mêmes traversé. Mais à travers cette expérience particulière, Gwenaëlle Aubry pose des questions beaucoup plus universelles : qu'est-ce qui nous relie vraiment aux autres ? Comment continuons-nous à exister quand nos repères habituels s'effondrent ? Qu'est-ce que la peur révèle de notre humanité la plus profonde ? Ces questions ne concernent pas seulement la pandémie de 2020 : elles concernent toutes les crises, toutes les épreuves que les êtres humains traversent et continueront de traverser. C'est ce qui fait, à notre avis, la richesse et la valeur durable de cette œuvre.

Notre travail comporte certainement des limites, qu'il est honnête de reconnaître. Nous nous sommes concentrés sur un seul roman, alors que la pandémie a inspiré de très nombreuses œuvres littéraires qui mériteraient d'être étudiées et comparées entre elles. Une étude future pourrait par exemple comparer *Zone base vie* à d'autres textes du confinement, écrits par d'autres auteurs, pour voir ce qui rapproche et ce qui distingue ces différentes façons de raconter la même crise mondiale. On pourrait aussi s'interroger sur la réception de ce roman par les lecteurs : comment ce texte a-t-il été perçu et compris par des personnes qui ont elles-mêmes vécu le confinement ? Une autre piste intéressante serait d'étudier comment cette pandémie a été représentée dans d'autres formes artistiques : le cinéma, la photographie, les arts visuels, pour voir si l'on retrouve les mêmes thèmes et les mêmes images que dans la littérature.

Nous pensons que *Zone base vie* nous apprend quelque chose d'important sur la littérature elle-même et sur le rôle qu'elle peut jouer face aux grandes crises de l'humanité. Écrire, dans ce roman, n'est jamais un simple geste de distraction ou de divertissement : c'est une façon de comprendre ce qui nous arrive, de mettre des mots sur ce qui nous fait peur, de garder une trace de ce que nous traversons pour ne pas l'oublier et pour pouvoir, peut-être, mieux y faire face la prochaine fois. La littérature, comme le montre ce roman, ne change peut-être pas le monde de façon spectaculaire et immédiate. Mais elle nous aide à mieux nous comprendre nous-mêmes, à reconnaître notre fragilité commune, et à retrouver, même dans les moments les plus difficiles, le chemin qui nous mène vers les autres. C'est peut-être cela, finalement, la plus belle leçon que nous laisse *Zone base vie* : même enfermés, même apeurés, même séparés, nous ne cessons jamais complètement d'espérer et de chercher à nous retrouver.

# Bibliographie

## Bibliographie :


### 1. Corpus principal

1. Aubry, G. (2024). Zone base vie. Gallimard.

### 2. Autres œuvres de Gwenaëlle Aubry

1. Aubry, G. (2002). Partages. Mercure de France.

2. Aubry, G.(2007). L'Isolée. Mercure de France.

3. Aubry, G. (2009). Personne. Mercure de France.

4 .Aubry, G. (2011). Lazare mon amour. Mercure de France.

5. Aubry, G. (2013). Rien de grave. Mercure de France.

6.Aubry, G. (2018). Gravir. Mercure de France.

### 3. Ouvrages :

1.Arendt, Hannah. La Condition de l'homme moderne. Paris : Calmann-Lévy, 1958.

2. Bachelard, Gaston. La Poétique de l'espace.

3. Beck, Ulrich. La Société du risque. Paris : Flammarion, 2001.

4. Bourdieu, Pierre. La Distinction. Critique sociale du jugement. Paris : Minuit, 1979.

5. Butler, Judith. Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil. Paris.

6. Durand, Gilbert. Les Structures anthropologiques de l'imaginaire. Paris.

7. Durkheim, Émile. De la division du travail social. Paris : PUF, 1893.

8. Ferreri, Florian. Santé mentale et pandémie de Covid-19. La Revue du Praticien, vol. 70, n° 6, juin 2020.

9 . Foucault, Michel. Surveiller et punir. Naissance de la prison. Paris : Gallimard, 1975.

10 . Gouverneur, Céline. « Gwenaëlle Aubry, philosophe et romancière », Le Magazine Littéraire, n° 512, octobre 2011.

11. Légeron, Patrick. Le Stress au travail. Paris : Odile Jacob, 2000.

12. Ministère de la Santé français. Plan de déconfinement progressif. Paris, mai 2020.

13. Organisation mondiale de la Santé. Déclaration de pandémie de Covid-19. Genève.

« Prix de Flore 2007 ». Livres Hebdo, novembre 2007.

14. Rabaté, Dominique. Le Roman français depuis 1900. « Que sais-je ? », Paris : PUF, 2017.

15. Ricœur, Paul. Temps et récit, t. I. Paris : Seuil, 1983.

16. Santé Publique France. Bilan épidémiologique de la première vague Covid-19 en France. Paris.

17. Site du CNRS. Gwenaëlle Aubry, directrice de recherche [En ligne]. Consulté en 2024.

18 . Sontag, Susan. La Maladie comme métaphore. Paris : Seuil, 1979.

19. Toudoire-Surlapierre, Frédérique. « Gwenaëlle Aubry ou la philosophie habitée », Revue des Sciences Humaines, n° 318, 2015.

20. Viart, Dominique. « Les récits de filiation dans la littérature française contemporaine », Littérature, n° 152, 2008.

**RÉSUMÉ :**

Ce mémoire étudie le roman *Zone base vie* de Gwenaëlle Aubry, publié aux éditions Gallimard en 2024. Ce roman raconte la vie des habitants d'un immeuble parisien pendant le confinement du printemps 2020, lors de la pandémie de Covid-19. À travers plusieurs personnages comme Claire, Hugo, Emmanuel ou Livia, l'auteure montre comment chacun traverse cette période difficile à sa façon**.**

Notre travail est organisé en trois chapitres. Le premier chapitre présente l'auteure, résume l'histoire du roman, étudie le temps et l'espace de l'œuvre, et analyse les personnages. Le deuxième chapitre s'intéresse à la façon dont le roman construit une image de la pandémie : la peur, l'enfermement, mais aussi les liens entre les personnes, en lien avec le contexte social réel de cette période. Le troisième chapitre étudie comment les personnages reconstruisent leurs liens après la crise, malgré la fragilité de leurs relations, et propose une réflexion plus large sur la condition humaine face à l'épreuve.

Notre étude montre que ce roman ne se contente pas de raconter un événement historique : il pose des questions universelles sur la peur, la solitude et le besoin des êtres humains de rester reliés les uns aux autres, même dans les moments les plus difficiles.
**Mots clés** : pandémie, imaginaire, isolement, crise sanitaire, recomposition sociale.

ملخص

تتناول هذه الرسالة رواية للكاتبة غوينائيل أوبري، الصادرة عن دار غاليمار في عام 2024.

**(Zone base vie)**

تحكي هذه الرواية قصة سكان عمارة باريسية خلال فترة الحجر الصحي في ربيع 2020، وقت انتشار فيروس كورونا. ومن خلال عدة شخصيات مثل كلير وهوغو وإيمانويل وليفيا، تُظهر الكاتبة كيف عاش كل شخص هذه الفترة الصعبة بطريقته الخاصة**.**

ينقسم عملنا إلى ثلاثة فصول. يقدم الفصل الأول الكاتبة، ويلخص أحداث الرواية، ويدرس الزمان والمكان في العمل، ويحلل الشخصيات. أما الفصل الثاني فيهتم بالطريقة التي تبني بها الرواية صورة عن الجائحة: الخوف، والعزلة، وأيضًا العلاقات بين الأشخاص، وذلك بالارتباط مع السياق الاجتماعي الحقيقي لتلك الفترة. ويدرس الفصل الثالث كيف تعيد الشخصيات بناء علاقاتها بعد الأزمة، رغم هشاشة هذه العلاقات، ويقدم تأملًا أعمق حول الوضع الإنساني في مواجهة المحن**.**

تُظهر دراستنا أن هذه الرواية لا تقتصر على سرد حدث تاريخي فقط، بل تطرح أسئلة عالمية حول الخوف والعزلة وحاجة الإنسان إلى البقاء مرتبطًا بالآخرين، حتى في أصعب اللحظات**.**

**الكلمات المفتاحية :**الجائحة – الخيال – العزلة – الأزمة الصحية – إعادة التشكل الاجتماعي

**ENGLISH SUMMARY**

This dissertation studies the novel *Zone base vie* by Gwenaëlle Aubry, published by Gallimard in 2024. The novel tells the story of the residents of a Parisian apartment building during the spring 2020 lockdown, at the time of the Covid-19 pandemic. Through several characters such as Claire, Hugo, Emmanuel, and Livia, the author shows how each person goes through this difficult period in their own way.

Our work is organized into three chapters. The first chapter introduces the author, summarizes the story, studies the time and space of the novel, and analyzes the characters. The second chapter looks at how the novel builds an image of the pandemic: fear, confinement, but also the bonds between people, in connection with the real social context of that period. The third chapter examines how the characters rebuild their relationships after the crisis, despite the fragility of their bonds, and offers a broader reflection on the human condition in the face of hardship.

Our study shows that this novel does more than simply recount a historical event: it raises universal questions about fear, loneliness, and the human need to remain connected to others, even in the most difficult times.

**Keywords:** Pandemic – Imagination – Isolation – Heath crisis – Social reconfiguration